Mgr Alfred BAUDRILLART
Evêque d'Himéria
Recteur de l'Institut Catholique de Paris
Membre de l'Académie française

LES ÉVÊQUES FRANÇAIS EN POLOGNE

PUBLICATION DU COMITÉ CATHOLIQUE
DES AMITIÉS FRANÇAISES
A L'ETRANGER

Prix : *5 francs*

Les Amitiés catholiques françaises
3, RUE GARANCIÈRE
PARIS VIe

Envoyez votre adhésion au

Comité Catholique des Amitiés Françaises à l'Etranger

Association déclarée le 25 Août 1921. -- Envoi des Statuts sur demande

Siège Social : 3, rue Garancière, Paris

La Cotisation annuelle minimum est de :

500 fr.	pour *les Membres*	*donateurs.*
100 »	» »	*bienfaiteurs.*
20 »	» »	*sociétaires.*
10 »	» »	*adhérents.*

Abonnez-vous à la Revue

Les Amitiés Catholiques Françaises

Spécimen sur demande. — Un an : France et Etranger : 20 fr.

Publication mensuelle du Comité (*Directeur :* Mgr Baudrillart) donnant des articles sur l'activité des Catholiques dans le monde entier, sur le rayonnement Français.

Adresser la Correspondance et les Fonds *à M. le Secrétaire du Comité catholique des Amitiés françaises, 3, rue Garancière, Paris.*

Veuillez nous adresser une liste de personnes susceptibles de faire partie de notre association.

Mgr Alfred BAUDRILLART
Evêque d'Himéria
Recteur de l'Institut Catholique de Paris
Membre de l'Académie française

LES ÉVÊQUES FRANÇAIS EN POLOGNE

PUBLICATION DU COMITÉ CATHOLIQUE
DES AMITIÉS FRANÇAISES
A L'ETRANGER

Les Amitiés catholiques françaises
3, RUE GARANCIÈRE
PARIS VIe



A CRACOVIE, CHEZ LES LAZARISTES

LES ÉVÊQUES FRANÇAIS EN POLOGNE

PRÉFACE

Je n'ai pas la prétention de présenter au public un livre de Mgr Baudrillart. La signature du Recteur de l'Institut Catholique, Evêque d'Himéria, membre de l'Académie Française, se suffit à elle-même.

Mais le Cardinal-Archevêque de Paris se fait un devoir de mettre en tête de ces pages, si précises et si vivantes, le respectueux merci et les félicitations du Chef *de la Mission française en Pologne.*

Nous avons vécu ensemble ces jours inoubliables où la Pologne libérée recevait et acclamait les envoyés de la France libératrice. On trouvera dans ce livre l'écho sincère des sentiments qui vibraient alors dans les âmes polonaises — et dans les nôtres aussi,

émues de tant de sympathie, émerveillées d'une telle vitalité, édifiées d'une foi si profonde et si expansive.

Cracovie, Czéstochowa, Varsovie, Poznan, Katowice : autant d'étapes où sous des formes et dans des circonstances difficiles, nos deux patries, amies et alliées, resserraient les liens qui les unissent depuis des siècles et que rien n'a jamais pu rompre.

Nous avons gardé, de ces étapes, les plus agréables, les plus réconfortants souvenirs. Ce qui nous frappait, c'était, avec la spontanéité et la ferveur des acclamations, la sincérité des sentiments; l'émotion, partagée par la foule elle-même, des autorités — religieuses, civiles ou militaires — qui nous recevaient; l'évocation d'une amitié séculaire qui semblait rendre, à la vue des évêques français, des accents nouveaux : comme si, trop longtemps comprimée elle voulait exploser plus enthousiaste en notre faveur.

Cette ferveur de sympathie, variée selon les milieux, ne s'est pas refroidie un instant — depuis le jour où nous mettions le pied sur la terre polonaise à Dziedzice jusqu'à notre départ de Cieszyn.

Nous y répondions nous-mêmes de grand cœur. Et nos paroles — fidèlement traduites pour ceux qui ne comprenaient pas notre langue — portaient aux auditeurs, avec le salut de la France, ses promesses de fidélité, gage d'un mutuel appui pour nos deux patries : n'ont-elles pas même idéal et même mission ?

Mgr Baudrillart a rappelé, en un magnifique discours, prononcé le 22 juin 1924, à l'Université de Poznan, *Pourquoi la France aime la Pologne ?* Déjà de nombreux orateurs nous avaient dit de toute leur âme — en polonais, en français, en latin — *pourquoi la Pologne aime la France.* Les raisons en sont anciennes et nombreuses; d'autres plus récentes, puisqu'elles datent de 1920, n'étaient pas les moins émouvantes; elles mêlaient au souvenir de Pie XI, alors Nonce à Varsovie, celui d'une intervention française que bénit visiblement la Très Sainte Vierge — Reine aimée de la Pologne.

Aujourd'hui, après un siècle et demi d'oppression, la Pologne est libre, j'allais dire ressuscitée. Mais fut-elle jamais vraiment morte ? Oui, sans doute, comme Etat politique; non pas comme

Nation : « Il lui restait une langue, un esprit, une religion, une espérance; c'en était assez pour que le jour venu, le polonisme refît la Pologne. »

Ce jour, les Catholiques français le pressentaient, il y a cent ans, lorsqu'ils se tournaient vers la Nation dont Mickieviecz exaltait la noblesse et les souffrances. C'était le temps où Montalembert traduisait le *Livre des Pèlerins polonais*; où Lamennais écrivait son *Elégie à la Pologne* : « Dors, disait-il, ô ma Pologne, dors en paix sur ce qu'ils appellent ta tombe; moi, je sais que c'est un berceau. »

Des voix multiples devaient, sur des modes différents, redire au cours du siècle dernier les mêmes sentiments et les mêmes espoirs.

Ces espoirs sont réalisés. Les trois tronçons de la Pologne mutilée par une politique égoïste se sont rejoints tout naturellement, quand furent tombés les oppresseurs, et la vie y circule de nouveau, assurant son unité, sa croissance et sa fécondité.

L'unité de la Pologne, sauvegardée durant les années de l'oppression, surtout par la commune foi catholique de

ses fils, est aujourd'hui plus forte que jamais. Et c'est la vie religieuse, plus que les intérêts politiques et économiques qui, dans l'avenir, la maintiendra inviolée. Nous l'avons constaté avec joie et, pourquoi ne le dirions-nous pas ? avec un sentiment de regret, en pensant à la France : la Religion, là-bas, anime tout le corps social et préside à ses destinées. Il peut avoir confiance en son avenir, un peuple si intimement pénétré du sentiment religieux : la route du progrès est ouverte devant lui, et ses fils se multiplieront pour accroître sa force d'expansion et ses richesses.

Les bons Français doivent le souhaiter. Nous ne faisons pas de politique : mais pouvons-nous fermer les yeux sur le danger que courrait la France si la Pologne, une fois encore, succombait sous les coups de ses ennemis ? Notre sécurité — on a raison de le dire — est sur la Vistule comme sur le Rhin : aveugles ceux qui ne le verraient pas, imprudents qui ne voudraient pas le voir.

Que Dieu garde à la Pologne son intégrité recouvrée ! Qu'Il bénisse le peuple polonais, ami de la France, fier de son passé, jaloux de sa liberté, ardent

au travail, soucieux de tout légitime progrès !

Exprimer ce vœu, une fois de plus, c'est redire à la Pologne notre satisfaction de l'avoir visitée au nom de la France et notre merci pour le chaleureux accueil que nous y avons reçu !

Paris, le 12 *mars* 1925.

+ Louis, Card. Dubois

Arch. de Paris



VISITE A L'ASSOCIATION OUVRIÈRE DE CRACOVIE

I

De Paris à Vienne

Je voudrais raconter très simplement le voyage par lequel quelques évêques français, groupés autour de S. E. le cardinal Dubois, viennent d'affirmer à nouveau la traditionnelle amitié qui unit la France et la Pologne et, ils l'espèrent, d'en resserrer les liens.

Ce voyage n'a pas été improvisé ; l'initiative en a été prise par l'épiscopat polonais, il y a plus d'un an ; il s'agissait de faire mieux connaître la catholique Pologne à la France catholique et aussi de travailler à rendre meilleure, au point de vue moral et religieux, la situation des nombreux ouvriers qui travaillent en France. De son côté, le gouvernement français, heureux d'affirmer la solidarité des deux pays, accueillit avec faveur le projet et en facilita l'exécution. S. E. le cardinal Dalbor, archevêque de Poznan et primat de Pologne, S. E. le cardinal Kakowski, archevêque de Varsovie, Sa Gr. Mgr Sapieha, prince-évêque de Cracovie, l'abbé Szymbor, supérieur de la mission

polonaise à Paris, agent de liaison entre l'épiscopat polonais et l'épiscopat français, furent l'âme d'une entreprise qui n'allait pas sans quelques difficultés. D'accord avec le gouvernement polonais, ils ont fait toutes choses si grandement et si courtoisement, ils ont si bien préparé l'esprit des autorités et des populations elles-mêmes, que l'événement a dépassé de beaucoup nos espérances : de l'accueil que nous avons reçu, nous garderons, autant que nous vivrons, le plus reconnaissant souvenir.

Notre mission comptait sept membres : S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris, qu'indépendamment de tant d'autres motifs, le succès de sa précédente mission en Orient et dans l'Europe centrale, avait désigné pour conduire celle-ci ; Mgr Chollet, archevêque de Cambrai, et Mgr Julien, évêque d'Arras, si dévoués aux intérêts spirituels des très nombreux Polonais de la région minière de leurs diocèses ; Mgr Baudrillart, dès longtemps l'ami de la Pologne, où il s'était déjà rendu deux fois, en 1906 et en 1920 ; Mgr Chaptal, l'évêque des étrangers, connu des humbles par son inépuisable charité et des grands par les souvenirs d'une carrière diplomatique souvent évoquée au cours du voyage ; le chanoine Delabar, vicaire général de Paris, secrétaire très apprécié du cardinal, enfin l'abbé Szym-

bòr, de qui la compétence, l'activité, l'éloquence devaient nous être d'un si précieux secours : Polonais, il voulut bien se faire pour nous le plus obligeant des interprètes.

C'est le 11 juin au soir que nous avons quitté Paris par le rapide Vienne-Varsovie ; nos cœurs étaient plutôt angoissés. Victime d'un coup d'Etat parlementaire, M. Millerand avait, le jour même, donné sa démission; les partis avancés et antireligieux triomphaient bruyamment ; quelle figure allions-nous faire devant nos amis de l'étranger ? En esprit, je revoyais les plus sombres heures de mes missions de 1916 et de 1917 en Espagne. Que n'étions-nous pas exposés à entendre sur le compte de la France, de la bouche des catholiques polonais ?

Le voyage même ne donnait plus l'impression triomphante qui subsistait encore dans les premiers mois de 1920 : alors, dans toutes les grandes gares, on rencontrait des postes et des uniformes français ; à Vienne même, nos officiers se promenaient en uniforme. Assurément un tel état de choses ne pouvait, ni ne devait se prolonger. Mais nous avions, en 1920, l'impression d'avoir gagné la guerre; nous n'avons pas, en 1924, celle d'avoir gagné la paix. Au surplus, la physionomie des populations nous paraissait bonne ; à les voir au travail, au milieu de cette na-

ture gracieuse et grave, à regarder les jolies villas de la région viennoise, on n'avait pas, grâce à Dieu, l'impression de la ruine et de la souffrance.

A notre arrivée en gare de Vienne, nous eûmes l'agréable surprise de trouver S. E. le cardinal Piffl, archevêque de Vienne, qui avait daigné, malgré l'heure très matinale, venir en personne saluer le cardinal-archevêque de Paris. Autour de lui, en l'absence de notre ministre que nous devions voir au retour, le personnel de la légation de France, accompagné d'un prêtre français oblat de Saint-François de Sales, le ministre de Pologne et un représentant du ministère des Affaires étrangères d'Autriche. De beaux appartements nous avaient été retenus à l'Hôtel Impérial.

Toute la matinée se passa en visites officielles, aux légations de France et de Pologne, au ministère des Affaires étrangères, au cardinal-archevêque, au nonce apostolique, au président du Conseil, Mgr Seipel. Celui-ci était toujours sur le lit de douleur où l'a cloué la balle d'un fanatique ; il ne put recevoir que le cardinal Dubois et s'entretint cordialement avec lui. Ces visites, nous le savons, produisirent une bonne impression dans le monde politique viennois et à l'étranger.

L'après-midi fut consacrée à une promenade charmante à Schœnbrunn et au

Kahlenberg, organisée par la légation de Pologne et agrémentée des plus intéressantes conversations sur la situation de l'Autriche et le rôle des diplomates accrédités auprès de cette puissance.

Notre matinée et notre après-midi à l'Hôtel Impérial nous avaient coûté le chiffre qui, faute d'habitude, nous paraissait encore fantastique, de six millions de couronnes.

II

A Cracovie

Après une troisième nuit passée dans notre wagon, il faut être sur pied de bonne heure pour répondre comme il convient aux politesses qui nous attendent. A Bohumin, en Tchéco-Slovaquie, le consul polonais, M. Sigismond Vetulani, vient nous saluer et nous accompagner ; à Petrowice, le wagon-salon du Président de la République polonaise est attelé au train et nous y prenons place. A la station-frontière de Dziedzice, en Pologne, montent le consul de France à Katowice, M. Mongendre, que j'ai naguère rencontré à Bâle, le général Zaba, et le prélat Podwin, représentant le chapitre de Cracovie. A Osvieçim, un vénérable curé-doyen fort âgé, accompagné du préfet, se rencontre sur la plateforme de notre wagon avec S. E. le cardinal Dubois, et lui adresse dans le plus pur latin un discours de bienvenue. La musique des Salésiens joue la *Marseillaise*.

A 10 heures 40, nous entrons en gare de Cracovie ; elle n'est plus telle que je la vis en 1920, encombrée d'émigrants et même de pauvres malades ; alors c'était un soldat français, un brave franc-comtois, qui s'était offert à porter ma valise. Le public populaire paraît un peu surpris de ce débarquement d'évêques. Le prince-évêque, Mgr Sapieha, entouré de plusieurs prélats et de religieux, ainsi que les représentants des autorités civiles et militaires, le comte François Potocki, le baron Konopka, la comtesse Marie Zamoyska, les membres de la colonie française, les délégués des organisations sociales chrétiennes, le président de la « Société des Amis de France » à Lwow, où l'on aurait bien voulu nous voir aller, se trouvent sur le quai pour nous accueillir.

Il a été décidé que, pour étendre l'effet de notre mission en multipliant les contacts, nous serions logés en diverses demeures. Le comte Xavier Puslowski reçoit chez lui le cardinal Dubois. Les Pères Résurrectionnistes me donnent l'hospitalité ; j'aurai pour compagnon habituel le Père Orpiszewski, chargé, douze années durant, de l'église polonaise de l'Assomption à Paris et qui fut en étroites relations avec les pères de l'Oratoire : que de souvenirs il nous est donné d'évoquer !

L'après-midi est consacrée à la visite

du Wawel, l'Acropole de Cracovie, avec le château royal et la cathédrale, celle-ci véritable musée de l'histoire polonaise ; le plus érudit et le plus artiste des guides nous conduit : c'est le professeur Michelski, qu'on ne se lasse pas d'écouter. Dans la splendide cour des arcades, au château, se déroule la première de ces manifestations grandioses qui devaient si rapidement saisir nos esprits et conquérir nos cœurs. Une haute et large estrade s'élève jusqu'à la hauteur du premier étage. Nous y prenons place ; sous nos yeux une mer un peu houleuse, cependant ordonnée, de dix ou douze mille enfants et jeunes gens des écoles. Un professeur, un grand élève, un petit, nous adressent d'émouvants et gracieux discours en français. D'une voix puissante qui porte jusqu'aux extrémités de la cour et jusqu'aux galeries supérieures, noires de monde, le cardinal Dubois célèbre « le cadre et le tableau » ; il dit notre sympathie pour cette jeunesse et proclame les belles vertus de la Pologne fidèle à sa foi et à sa nationalité. « En Pologne, avec vous, nous sommes Polonais ! » L'enthousiasme est débordant. Puis tout ce monde tombe à genoux pour recevoir la bénédiction des prélats et réciter un *Ave Maria* ; le latin, le polonais, le français se mêlent et tous les yeux se mouillent de larmes.

Au pied du Wawel, s'élève le beau

grand séminaire, œuvre du cardinal Puzyna, où je me souviens d'avoir, en 1906, reçu l'hospitalité si large de l'évêque auxiliaire, Mgr Nowak, que j'ai eu la grande joie de revoir en 1920 et cette fois encore ; élèves et maîtres sont réunis ; de nouveau, nous admirons, en écoutant le supérieur, la merveilleuse facilité avec laquelle le clergé polonais s'exprime en latin.

La très belle église de Pana Marya (Notre-Dame) nous réunit à la fin de la journée ; émotion d'un autre genre, profondément religieuse celle-là. La foule des fidèles se presse à tel point qu'il est presqu'impossible de se frayer un passage. D'une voix grave et suppliante, tous vieillards, hommes mûrs, femmes, enfants, officiers, magistrats, gens du peuple, mêlés et debout, chantent en langue polonaise, soit les chants liturgiques, soit les si émouvantes invocations par lesquelles la Pologne malheureuse força la pitié du Ciel. A la sortie, tous et toutes se précipitent pour baiser nos anneaux ; nous risquons d'être écrasés, mais quelle manifestation de foi, de respect et d'affection !

Enfin, ce même jour, grand dîner, suivi de la plus brillante réception, chez le prince-évêque. Toute la société aristocratique, intellectuelle, religieuse, de Cracovie, se trouve réunie dans les vastes

salons ; c'est notre premier contact d'ensemble avec le monde polonais, si brillant et si attachant. Détail amusant : je demande quel pourboire il faut donner, en retirant mon chapeau du vestiaire : deux millions de marks, me répond mon interlocuteur. On comprend que ceux qui, avant la guerre, possédaient 80.000 marks de rente et étaient riches soient totalement ruinés. Mais le règne du mark touche à son terme ; désormais on paie en slotys et notre franc est pris pour cinq sous ! Donner en pourboire un billet de cinq francs, c'est donner un franc 25. Le résultat de cette révolution monétaire est une transformation de la société assez semblable à celle qu'ont voulue les bolchevistes, ou les socialistes les plus avancés, au moins en ce qui concerne la propriété mobilière acquise; elle est détruite et chacun doit gagner sa vie au jour le jour. Seule subsiste la fortune immobilière, la propriété foncière, et elle est accablée d'impôts.

Nous voici au dimanche 15 juin, fête de la Trinité. Dès l'aube, on nous remet un journal, le *Glos Narodu*, qui rend compte des motifs de notre visite et de la journée précédente en un article destiné à attirer notre attention, car il a été rédigé en français. On veut nous mettre en garde contre certaines accusations à l'égard de la Pologne que l'on croit courantes dans

notre pays : impérialisme, tendances belliqueuses, intolérance à l'égard des minorités, voire cruauté à l'égard de certains prisonniers. De ces accusations, les unes ne reposent sur rien ; les autres n'ont qu'un fondement minuscule. Ce qui est vrai, c'est qu'ici comme partout, mais avec plus d'excuses que partout ailleurs, le nationalisme est poussé très loin et que le clergé s'y donne de plein cœur, au point d'étonner certaines personnes qui ont peine à comprendre cette espèce d'identification entre le patriotisme et la religion. Quelques-uns semblent craindre, bien à tort, que la pauvreté générale du peuple et le grand nombre de ses enfants lui fassent envisager la guerre comme un mal assez secondaire. Quand un peuple a souffert tout ce que les Polonais ont souffert, il ne tient pas du tout à voir ses champs de nouveau ravagés et ses fils transformés en chair à canon. Ce n'est pas la Pologne qui attaquera, mais elle saura se défendre.

Cette masse populaire que nous voyons dans les œuvres catholiques nous paraît très enthousiaste, même exaltée, avec quelque chose d'un peu enfant ; le sentiment domine ; on sent que l'on a affaire à de braves gens.

La société, où l'on nous reçoit, est très cultivée et très charmante, avec des modes qui, comparées à celles de Paris,

semblent un peu antiques, mais ne sont certes pas pour nous déplaire. Nous sommes frappés du sérieux des conversations; les dames parlent volontiers philosophie, ou religion ; chacune soutient sa thèse sur les différents rites, non sans y apporter quelque passion.

La journée a été fort remplie. Dès le matin, Son Eminence, l'archevêque de Cambrai, l'évêque d'Arras, Mgr Chaptal et moi, nous avons célébré l'office, ou prêché dans diverses églises et institutions : nous avons fait faire la première communion de beaucoup d'enfants, ou nous les avons confirmés. C'est ce que je fis au séminaire des institutrices, dirigé par les Oblates du Sacré-Cœur, toutes françaises ; on y avait amené les petites Françaises de Katowice.

A midi et demi, réception magnifique à l'Hôtel de Ville de Cracovie ; nous avions cru à une simple réception par le bureau ; toute l'élite de la ville est là ; la grande salle et la salle voisine sont bondées ; le président, ou maire de la ville, M. Fedorowicz, prononce un fort beau discours de la plus haute inspiration chrétienne, qu'il termine par ces mots qui s'appliquent d'une façon saisissante à la Pologne : *per crucem ad lucem.* Bien qu'il ne se fût attendu ni à pareille foule, ni à pareille solennité, — car on n'est pas toujours prévenu du caractère des



AU SÉMINAIRE DE VARSOVIE

B

réunions, — le cardinal répond à ce discours avec un rare bonheur, citant fort à propos de glorieux noms polonais : il est acclamé.

A l'issue de cette séance, chacun de nous va déjeuner chez quelque hôte de marque ; un heureux sort m'avait conduit chez le professeur Morawski et son frère, l'ancien ministre de François-Joseph ; plusieurs professeurs étaient là ; ils n'ignorent rien de la production littéraire de notre pays.

De 4 heures à 7 h. 1/2, sous la conduite du prince-évêque, nous visitons les Œuvres, et d'abord la *Maison Ouvrière*, où nous entendons plusieurs orateurs des plus vibrants et des plus cordiaux : un député catholique social, un ouvrier, le président de la jeunesse et des étudiants catholiques, une dame présidente de la Ligue féminine. On s'écrase et on étouffe; mais on participe à l'enthousiasme général de ce milieu très populaire. Le prince-évêque qui est réputé catholique-social se voit constamment l'objet des plus sympathiques manifestations. Longue séance ensuite chez les Filles de la Charité dont nous voyons défiler toutes les œuvres ; outre les directeurs et les directrices, des centaines d'enfants et de jeunes gens. Enfin, courant hors la ville, jusqu'au champ des sports, nous y pas-

sons en revue la jeunesse catholique et les gymnastes.

C'est par un dîner et une exquise soirée chez la comtesse Potocka que la journée s'achève.

Après avoir encore célébré quelques offices en divers lieux, les évêques français purent, dans la matinée du 16 juin, visiter les principaux monuments de la capitale historique, intellectuelle, artistique de l'antique Pologne, la vieille Université, avec le monument de Copernic, le couvent et l'église des Dominicains avec le tombeau de Saint-Hyacinthe, l'église Ste-Anne, avec le tombeau de Saint-Jean de Kenty.

A 11 heures, nous nous retrouvons tous chez les Prêtres de la Mission, où nous attendent de beaux chants, exécutés par les voix puissantes des jeunes religieux, et d'émouvantes allocutions toutes remplies du souvenir de notre saint Vincent de Paul qui fonda de son vivant les premières maisons des Lazaristes, en Pologne. J'éprouve à Cracovie le même sentiment qu'à Buenos-Aires, lorsque le P. Dupeux nous présentait, dans la maison de Cochabamba, les œuvres des fils et des filles du grand apôtre de la charité : une maison de Lazaristes ou de Filles de la Charité, partout, c'est la France.

L'heure de quitter Cracovie a sonné. La gare est somptueusement décorée ; les

honneurs nous sont rendus ; le prince-évêque, le général Zaba, des prêtres et des officiers ne nous quittent qu'au départ du train. Le public est beaucoup plus chaud qu'au jour de notre arrivée. On sent qu'il est gagné. L'affabilité et les discours du cardinal Dubois y sont incontestablement pour beaucoup : ce n'est que justice de le dire.

Et nous voici en route pour le saint et national pèlerinage de Czéstochowa.

III

Czéstochowa

Qui n'a pas visité Czéstochowa, véritable lieu sacré de la religion et de la patrie, ne peut se vanter de connaître la Pologne catholique, disons même la Pologne tout court. Ici s'est entretenu, près de la Vierge miraculeuse, le flambeau de la foi et du patriotisme.

Ce n'est pas sans émotion qu'au milieu des manifestations sympathiques du parcours, nous approchons du sanctuaire vénéré. Nous voici dans la gare ; elle est ornée de drapeaux et de plantes, envahie par une foule immense qui déborde sur les quais, les voies et la place. De Varsovie sont venus les représentants de la légation de France, MM. de Gontaut-Biron et Chalendar, ainsi que l'officier d'ordonnance, capitaine de Fleurieu, qui sera attaché à la personne du cardinal Dubois. Plusieurs officiers polonais sont là : le curé, le maire, un ingénieur français délégué par nos compatriotes, un officier polonais, nous adressent des discours de bien-

venue ; on y célèbre l'union de la France et de la Pologne sous l'égide de la Vierge Marie, reine de France et de Pologne. Le cardinal Dubois répond en fort bons termes.

Nous montons dans les autos pour gagner le monastère à plus d'un kilomètre et demi de la gare. La foule, sur deux ou trois rangs, fait la haie; au premier rang, les enfants innombrables, garçons et filles. Cette foule est grave et silencieuse, composée surtout de paysans et de gens du peuple. Il y a bien des notables en redingote, tout semblables à ceux de chez nous ; mais nos yeux sont plus attirés par les couleurs des groupes de femmes, avec leur mouchoir et leur jupe bleue, rouge, jaune, véritable bouquet de fleurs des champs. Beaucoup sont venues de leurs villages pour contempler ces évêques français qui ont accompli un si long voyage afin de vénérer la Vierge chère aux Polonais. Les hommes au teint hâlé, aux yeux clairs, à la pâle moustache de chanvre, nous rappellent nos paysans bretons en leurs « pardons ». L'immense plaine polonaise n'est-elle pas un peu la mer grise et infinie des côtes d'Armorique ? Et puis c'est la même foi, la même flamme intérieure. Quand nos voitures passent, tout ce monde s'anime, tombe à genoux et réclame notre bénédiction.

Ils firent ainsi la haie l'an dernier pour le maréchal Foch qui en a gardé le souve-

nir ému ; il me le disait avant mon départ de Paris.

Enfin nous arrivons devant la grandiose entrée, les trois portes monumentales, par lesquelles on franchit l'enceinte du monastère. En haut de la vaste place montante, couverte de monde, au seuil de la première porte, un grand religieux à figure d'ascète, tout de blanc habillé, le père Markiewicz, prieur général des Ermites de Saint-Paul : avec une élégante facilité, il prononce un discours latin, où s'unissent la justesse et la chaleur des sentiments et des expressions. Il nous introduit dans le couvent, dans l'église, enfin dans la chapelle où se conserve la sainte image : lentement, le rideau de métal doré qui la protège se lève et nous la vénérons, priant de bon cœur pour les deux pays et chacun aussi pour les intentions particulières que nous portons dans le secret de nos cœurs. N'est-ce pas une douce tradition que la Vierge exauce toujours la première prière du pèlerin qui la visite en l'un de ses sanctuaires ?

A peine avons-nous pris possession de nos cellules, que nous nous remettons en campagne pour aller visiter, à quelque distance du monastère, l'œuvre que dirigent les Oblates françaises du Sacré-Cœur.

Au dîner prennent part les représentants de la légation de France; toast latin du prieur, puis fort intéressant discours

du curé, le prélat Nassalski qui, dans le plus pur français, nous redit tous les témoignages de sympathie que, depuis Mgr Dupanloup et Mgr Besson, jusqu'aux cardinaux Amette et Luçon, les évêques de France ont donnés aux Polonais.

Après le dîner, au jour tombant, nous faisons le tour de l'immense terrasse qui encercle tout le monastère et dont une partie est bordée par un chemin de croix colossal ; on dirait une citadelle qui domine la campagne et de fait, en certaines occasions, ce fut un réduit de la défense polonaise. Un cloître est réservé pour donner la communion aux pèlerins ; on y achève une chapelle qui doit abriter un ciboire capable de contenir trente mille hosties, où les prêtres qui distribuent la communion vont sans cesse renouveler leur sainte provision. Certaines années ont vu défiler un million de pèlerins ; habituellement, il en passe cinq cent mille ; pendant cent vingt ans, ces millions de fidèles ont prié pour l'indépendance de la Pologne. Est-ce parce que leur prière a obtenu ce qu'elle voulait, est-ce tout simplement en raison de la cherté de la vie et des transports ? on dit que le nombre de pèlerins a un peu diminué ces dernières années.

Le gouvernement russe avait introduit, là comme partout, son ferment dissolvant ; il s'était réservé le droit de désigner les chapelains ; il interdisait la vie religieuse,

la clôture, le chœur. Depuis sa chute, avec les Ermites de Saint-Paul et leur saint prieur, la vie religieuse a repris sa plénitude et sa ferveur ; mais il faudrait un plus grand nombre de religieux pour entretenir une telle église, un si vaste couvent, recevoir tant de pèlerins et d'hôtes, entendre tant de confessions, donner tant de sermons.

Nous n'en sommes que plus touchés de l'empressement que nous témoignent ces bons pères.

Après avoir visité la bibliothèque et le trésor, pris un dernier repas, il faut partir, trop tôt à notre gré. La même foule, les mêmes corporations, bannières déployées, qui nous ont reçus à l'arrivée, nous accompagnent à la gare, et le train s'ébranle pour nous mener vers Varsovie.

De ces deux journées des 16 et 17 juin, nous garderons une impression profonde. Un journal, le *Goniec Czestochowski*, en a perpétué le souvenir par le numéro spécial, avec titre en lettres d'or, qu'il a consacré à la visite des évêques français.

Sur le chemin de Varsovie

Déjà j'ai fait allusion aux manifestations sympathiques qui souvent nous ont accueillis en cours de route. Aucune n'a égalé celle de la gare de Skierniewice, à mi-chemin entre Czéstochowa et Varsovie. Là drapeaux et fleurs à profusion ; on nous

remet des bouquets ; on nous en lance ; encore un peu nous disparaîtrions sous les fleurs ; de très nombreuses sociétés avec leurs bannières ; des costumes pittoresques ; ici encore de tous les villages avoisinants, on est venu ; tout le clergé, en tête le prélat Poplawski, envoyé du cardinal Kakowski ; tous les magistrats civils; un colonel avec une compagnie et la musique du régiment ; les Sokols ; les pompiers ; les écoles de garçons et de filles ; les délégués des corporations ouvrières ; enfin la foule anonyme. Plusieurs discours sont prononcés, l'un par un prélat, au nom du clergé ; l'autre par le colonel qui, d'une voix tonitruante, décharge littéralement sa forte et belle harangue à la face du cardinal ; une dame très émue ; enfin un paysan. maire de son village, qui très simplement, nous dit des choses profondes et sensées : en substance ceci : « Des Français, nous en avons déjà vu par ici, des militaires, des hommes politiques, des orateurs et des écrivains ; cela nous a fait grand plaisir, parce que cela témoigne de l'amitié entre la France et la Pologne et que cette amitié est nécessaire ; mais, malgré tout, nous sentions que c'était de la politique. Aujourd'hui, c'est autre chose ; on nous envoie de la France un cardinal et des évêques ; un cardinal, nous savons ce que c'est; il y en a un à Varsovie; des évêques, nous savons ce que c'est; nous en avons

chez nous; cela représente notre foi, notre religion, notre église; cela représente aussi la foi, la religion, l'église des Français ; alors nous sommes bien plus contents, parce que la religion c'est ce qu'il y a de plus profond dans l'âme de l'homme ; en vous voyant, nous nous disons : il y a unité d'âme entre la France et la Pologne. » Ces paroles, traduites par le Père Szymbor, donnèrent, inutile de le dire, occasion à une belle réplique du cardinal Dubois. Elles n'étaient pas tombées dans l'oreille de sourds, et plus d'une fois, les rappelant, nous en fîmes le thème de nos propres harangues ; n'y pouvait-on découvrir en effet l'esprit même de notre mission et la raison principale de son succès ? Que ceux qui dirigent la politique française daignent considérer la réflexion du paysan polonais et en tenir quelque compte !

IV

A Varsovie

Réception officielle et populaire

A Skierniewice, on nous avait remis le programme de nos journées de Varsovie, programme chargé à nous faire trembler ; mais nous n'avions guère le temps d'y penser, entourés que nous étions d'amis si courtois et contemplant l'austère campagne des environs de la grande capitale, dont de voisinage se faisait déjà deviner. A 4 heures 30 de l'après-midi, nous arrivions ; depuis une heure, la foule avait commencé à se masser autour de la gare. Ce fut une réception tout ensemble officielle et populaire ; rien de plus superbe en ce genre ne se peut imaginer.

Sur le quai, S. E. le cardinal Kakowski, S. Exc. le nonce apostolique, Mgr Lauri, LL. GG. les évêques Lyszkowski, auxiliaire du cardinal, Gall, aumônier général de l'armée, Szelazek, secrétaire de l'épiscopat polonais, des prélats distingués qui seront attachés à nos personnes pendant toute la durée de notre séjour : Mgr Kepinski et Mgr Korsak ; le ministre des che-

mins de fer, M. Tyszka ; le chef du protocole ; le chargé d'affaires français, M. de Vaux, représentant notre ministre, M. de Panafieu, qui est en France ; le général Dupont, chef de la mission militaire française ; l'amiral Jolivet ; le président du conseil municipal et le président de la ville, MM. Balinski et Jablonski ; le général Suszynski, commandant de la place ; plusieurs sénateurs et magistrats; le comte Adam Zamoyski, président de l'Union des Associations polonaises ; le comte Potocki, président de la Croix-Rouge, et d'autres que je m'excuse de ne pas nommer.

M. Balinski, au nom de la ville de Varsovie, nous souhaite la bienvenue. En quelques paroles très senties, le cardinal Dubois exprime notre gratitude et notre satisfaction.

Populaire autant qu'officielle, ai-je dit de cette réception. L'archevêque de Paris ne s'y trompe pas; au moment où il paraît sur le perron de la gare, des vivats étourdissants l'accueillent ; à peine sa voiture a-t-elle avancé de quelques mètres qu'il la fait arrêter ; les enfants des écoles et les vétérans sont rangés devant lui ; aux premiers, il distribue paternellement de ces médailles dont il a apporté quelques milliers et dont ce bon peuple se montre avide ; aux vétérans, il dit son admiration et sa sympathie ; les vieux braves répondent par des acclamations.

Le cardinal Dubois et M. Delabar sont logés au Zamek, c'est-à-dire au palais royal, dans l'appartement réservé au cardinal-primat de Pologne, lorsqu'il vient à Varsovie. Nous constatons avec joie que, dans ce beau palais, ont été replacés les tableaux historiques emportés par les Russes en 1915 et rendus par les Soviets, en vertu du traité de Riga. Mgr Chollet, Mgr Julien, Mgr Chaptal, Mgr Baudrillart et le R. P. Szymbor, reçoivent l'hospitalité au Séminaire universitaire dirigé par les Lazaristes, et qui est annexé à la Faculté de théologie. Le supérieur nous y reçoit par un charmant discours en français, auquel répond avec beaucoup d'à-propos l'archevêque de Cambrai. Je ne puis m'empêcher une fois encore de ressentir péniblement la différence entre l'hospitalité que nous trouvons à l'étranger et celle que les étrangers de passage à Paris reçoivent trop souvent de nous. Dans ce séminaire, pour nous faire honneur, on a fait venir de toute la ville les plus beaux tapis que l'on a pu se procurer ; on a fleuri nos portes et nos chambres ; dans la mienne, je ne compte pas moins de quatre pots de fleurs et de huit bouquets ; et toujours quelqu'un pour s'occuper de nous, prévenir nos désirs, nous éviter tout embarras ! Je sais bien qu'à Paris, il y a tous les jours des étrangers ; qu'ils nous pardonnent !

Visites et cérémonies

Aussitôt commencent nos visites officielles : le cardinal-archevêque, le président du conseil, le ministre des affaires étrangères, le nonce, le ministre des cultes, le général Dupont.

Un grand dîner chez le comte Adam Zamoyski, président des œuvres catholiques, couronne cette journée : les deux cardinaux président avec la comtesse, née Potocka. J'ai le plaisir d'avoir pour voisin le comte Maurice Zamoyski, le ministre des affaires étrangères, qui a subi le jour même de rudes assauts à la Chambre et s'en est tiré avec cinq voix de majorité. Les partis avancés, échauffés par l'exemple des gauches françaises, rêvent, dit-on, eux aussi, de coup d'Etat parlementaire. Une très brillante réception suit le dîner; toute l'aristocratie de Varsovie s'y trouve, avec de hauts fonctionnaires et d'aimables représentants de la société française ; je citerai M. Miklaszewski, ministre des cultes, M. Wyganowski, ministre de la justice ; les généraux Joseph et Stanislas Haller, Pogorzewski, Suszynski, Rozwadowki; le maréchal du Sénat, M. Trampcynski, le vice-maréchal de la Diète, M. Maj ; plusieurs députés, laïques et ecclésiastiques ; le prince Sapieha; les comtesses Joseph Potocka et Constantin Potocka; Mme Balinska, Mme Jablonska, la comtesse Maurice Zamoyska, la princesse Czetwertynska,

présidente de la Ligue des femmes catholiques polonaises, etc. ; et parmi les Français, le baron de Vaux, l'amiral et Madame Jolivet, le colonel, madame et mademoiselle Trousson, le colonel Pujo, le commandant et Madame Gallaud, M. Kœpplin, l'aimable directeur du *Journal de Pologne*, M. Frédéric Delagneau, et sa femme, enfin l'exacte et fidèle correspondante de la *Croix*, la baronne de Zaremba.

Les conversations sont intéressantes et animées ; on nous conte de curieuses anecdotes, souvenirs de l'épopée napoléonienne restée si vivante au cœur des Polonais et d'horribles souvenirs de la persécution des Russes contre les Uniates en Ukraine. La note générale est très catholique et souvent perce la crainte de voir le gouvernement français retomber dans les errements d'avant-guerre.

De beaux chants sont exécutés par le chœur « Harfa ». A la demande du cardinal Dubois, ce chœur chanta l'Hymne polonais, qu'il fit suivre de la *Marseillaise*.

La discrétion la plus élémentaire m'empêche naturellement de rapporter les conversations nourries de faits et de réflexions, grâce auxquelles nous avons pu, dans une certaine mesure, nous éclairer sur la situation vraie de la Pologne aux points de vue politique, militaire, financier, ecclésiastique. Nous pouvons affir-

mer en toute conscience qu'au témoignage des plus impartiaux, de très grands progrès ont été accomplis depuis quatre ans. Aussi est-ce le cœur plein d'espoir que nous participons aux cérémonies où nous sommes conviés, que nous écoutons les discours qui nous sont adressés et que nous y répondons.

Le 18 juin, à midi, séance académique à la Faculté de théologie ; discours français du recteur ; discours latin du doyen; discours d'un des étudiants au nom de leur Association catholique; discours d'une des étudiantes au nom de leur Association amicale. Les étudiants ont une fort belle bannière, — un arbre qui reverdit et fait germer la croix, — symbole de la renaissance nationale et religieuse. Les étudiantes sont coiffées d'une casquette à visière, plus nationale qu'élégante ; elles paraissent fort pieuses et, sous la direction du chef de leur chorale, l'abbé Henri Nowaczynski, nous chantent avec conviction l'*Ave maris stella*. La cérémonie s'achève par un discours, fort heureusement inspiré, du cardinal Dubois.

Au banquet qui suit, offert par les Lazaristes du Convict universitaire, le doyen de la Faculté de Droit me dit que les étudiants sont en très grand nombre sincèrement et fortement religieux ; dans la masse, la religion est nécessairement plus



A LA CASERNE DE POZNAN

sentimentale ; on compte beaucoup sur la jeunesse intellectuelle.

A 4 heures, Varsovie recevait les évêques français en son Hôtel de Ville, dans la grande salle des fêtes richement pavoisée, et d'où la foule compacte débordait sur les salles voisines. Le président du Conseil municipal, M. Balinski, entouré des membres du bureau, du cardinal Kakowski, du général commandant et de M. de Vaux, prononce un fort beau discours; il salue, dans la personne des évêques, d'abord, « des citoyens français, fils de cette grande, belle et noble France, qui, dans la famille des peuples de l'Europe élevée au giron de la civilisation latine, fut la sœur aînée et affectionnée de la Pologne; puis des représentants du Haut Clergé de l'Eglise de France, de cette Eglise catholique romaine, à laquelle depuis près de mille ans appartient la grande majorité des Polonais » ; il rappelle l'action glorieuse, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours de cette lignée glorieuse d'évêques français, riche en martyrs, en apôtres, en missionnaires, en savants, en artistes, en hommes d'Etat, « administrateurs et organisateurs de la vie religieuse, intellectuelle et sociale dans toutes les classes de la nation »; enfin il remercie les évêques, en particulier ceux de Cambrai et d'Arras, de ce qu'ils font en faveur des travailleurs polonais ;

il conclut par ces mots : « Je finis en priant l'assemblée d'acclamer la mère-patrie de nos chers hôtes, la patrie de Jeanne d'Arc, la France. Vive la France ! *Niech zyje Francja !* »

Le cardinal Dubois répondit avec beaucoup de force et d'élévation ; il montra le rôle parallèle que la Pologne et la France imprégnées de la même culture latine, soulevées par le même idéal patriotique, unies par la même foi religieuse, sont appelées à jouer dans l'œuvre de reconstitution et de pacification de l'Europe.

Ainsi s'affirmait de plus en plus le caractère et s'accentuait la portée de notre mission. Le cardinal, son chef, parlait au nom de la France et de son gouvernement ; chacun admirait le tact avec lequel, en dépit des circonstances un peu difficiles que nous traversions, il savait parler en bon Français qui ne porte pas devant l'étranger les querelles du dedans.

Tel il se montra dans l'audience que voulut bien nous accorder, en son modeste palais du Belvédère qui rappelle la Maison Blanche de Washington, le président de la République, M. Wojciechowski. Celui-ci se montra fort gracieux, nous offrit le thé et nous fit lui-même visiter ses appartements. Il s'informa avec intérêt de l'état religieux de la France. Ancien socialiste et toujours homme de gauche, il ne se

croit pas pour autant tenu de faire profession d'anticléricalisme.

Rien de plus magnifique que la réception, précédée d'un grand dîner, qui fut donnée par S. E. le cardinal Kakowski, en l'honneur de la mission française. A côté des membres de cette mission, prirent place à table : le nonce apostolique, Mgr Gall, évêque de l'armée, Mgr Przezdziecki, évêque de Podlachie, M. Grabski, président du Conseil, le comte Maurice Zamoyski, ministre des affaires étrangères, M. Miklazewski, ministre des cultes et de l'instruction publique, le baron de Vaux, chargé d'affaires de France, le général Dupont, chef de la mission militaire française, M. Lyskowski, recteur de l'Université de Varsovie, M. Balinski, président du Conseil municipal, le comte René Przezdziecki. Le cardinal Kakowski nous porta un toast des plus délicats, admirablement nuancé ; il qualifia l'accueil qui nous était fait en Pologne de grandiose et de cordial ; ces deux épithètes donnaient la note exacte. Il prononça des paroles très caractéristiques sur l'union nécessaire de la France et de la Pologne pour la défense de la civilisation occidentale. Il trouva des mots charmants pour la légation de France, pour le *Comité* et pour la *Revue catholique des Amitiés françaises à l'étranger*. Les paroles de l'archevêque furent corroborées par

celles du nonce, Mgr Lauri ; sortant d'une bouche aussi autorisée et en une heure aussi pénible pour les catholiques, de telles paroles revêtaient une importance particulière. Elles furent pour nous un réconfort d'autant plus appréciable que certaines déclarations du nouveau cabinet provoquaient autour de nous de pénibles réflexions. L'esprit politique du cardinal Dubois, la joie profonde qu'il éprouvait de tant de témoignages de sympathie lui firent trouver une fois de plus les mots qui convenaient pour répondre.

Après le dîner, tandis que dans le jardin splendidement illuminé, comme le palais lui-même, se tirait un fort beau feu d'artifice, les salons s'ouvraient pour une grande réception à laquelle avaient été conviées toutes les personnalités du monde religieux, diplomatique, politique et militaire. A la porte du premier salon, Mgr Kakowski accueillait les arrivants avec une bonne grâce incomparable et les présentait lui-même au cardinal Dubois. Près de trois cents personnes avaient répondu à l'appel de Son Eminence, entre autres les représentants de toutes les puissances accréditées à Varsovie. Le ministre d'Allemagne s'était excusé en termes courtois sur la nécessité d'un voyage à Berlin.

Par l'intermédiaire de la légation de

France, nous avions envoyé au ministère des Affaires étrangères une dépêche relatant l'heureuse marche de notre mission.

Le lendemain devait être l'inoubliable journée de la Fête-Dieu.

La Fête-Dieu

La journée de la Fête-Dieu à Varsovie ! depuis longtemps nous l'attendions, car, dès qu'il avait été question de notre voyage en Pologne, on nous l'avait annoncée, avec celle du dimanche suivant à Poznan, comme le point culminant des spectacles religieux que nous donnerait la grande nation catholique. Notre espoir ne fut pas trompé. Ainsi que l'a dit fort joliment le *Journal de Pologne :* « Est-ce un tableau d'un peintre primitif — tel un Bellini ou un Carpaccio — les peintres des processions, — que la scène qui se passe sous nos yeux, si empreinte de foi naïve et sincère que l'on se croirait aux siècles de la *Légende dorée* et non point en l'an de grâce 1924 ? »

Dès la première heure, la journée avait commencé pour les évêques français par de pieuses cérémonies : ainsi, j'avais célébré chez les Lazaristes une messe de première communion pour de petits Français qui avaient attendu ma venue.

A dix heures, nous nous réunissions à la cathédrale Saint-Jean, dans la vieille

ville, autour de S. E. le cardinal Dubois qui allait célébrer la messe pontificale. L'église, trop petite, était déjà remplie, mais de privilégiés, corps constitués, personnages officiels, délégués des associations et corporations. Dans le chœur, face au cardinal Kakowski, le président de la République, dont la tenue sera constamment celle d'un fidèle catholique, plié aux usages.

De sa voix forte et harmonieuse, l'archevêque de Paris charme l'assistance, en même temps qu'il l'édifie par la perfection des cérémonies. Suivant une coutume polonaise, à la fin de la « séquence », il donne la bénédiction avec l'ostensoir.

La messe finie, la procession s'organise; les rues sont dégagées ; le service d'ordre est assuré par les Sokols, vêtus de leur pittoresque uniforme. Tout à l'heure, séduit par leur belle allure, le cardinal Dubois les passera en revue, saluera leurs étendards, leur distribuera des médailles et félicitera leur chef, l'ingénieur Lesiewicz.

Sous le ciel bleu, d'où descendent des torrents de feu, atténués de temps à autre par de gros nuages orageux — (la procession a lieu de midi à une heure et demie, et tout le monde, à commencer par le président de la République, est nu-tête), — va se dérouler le cortège qui débouche sur la grande place ; au fond, l'ancien

palais des rois, et vis-à-vis du palais la haute colonne du roi Sigismond, présentant la croix ; les cloches de toutes les églises carillonnent ; à leur son grave se joint le son grêle et joyeux des clochettes qu'agitent constamment les enfants de chœur.

Cent mille personnes prennent part au défilé. En tête toutes les confréries ; chaque église de Varsovie en possède au moins une ; chacune de ces confréries formerait à elle seule une procession, clergé en tête, fillettes vêtues de blanc, bannières flottantes, fidèles enfin.

Parmi ces confréries, on s'en montre d'illustres, telle l'archiconfrérie littéraire, fondée en 1669, par le roi Jean Sobieski ; les anciennes corporations universitaires *Arconia* et *Valecia* ; les Congrégations mariales, et à leur tête la Congrégation d'hommes, que préside le comte Michel Sobanski, tous avec leurs médailles et le rosaire à la main.

Voici de longues théories de religieux, vêtus de bure, de religieuses aux robes sombres, aux blanches coiffes, de petites filles couronnées de roses ; puis les associations ouvrières, qui comptent plus de 30.000 membres divisés en vingt sections. A leur tête, M. Dobraczynski, depuis plus de vingt-cinq ans, l'âme de ces associations ; les infirmiers, les infirmières, les écoles, les corporations des étu-

diants, toutes les écoles supérieures, les professeurs de l'Université en toges violettes, pourpre, vermillon et le Recteur Magnifique.

Çà et là, des orchestres militaires, dont les cuivres frappés par le soleil, lancent d'éblouissants rayons ; des troupes en tenue de guerre, soldats et marins ; le bataillon de la garde du président de la République.

Enfin paraît la majestueuse file du clergé qui précède le Saint Sacrement ; S. E. le cardinal Kakowski, entouré des prélats ; sous le dais, l'archevêque de Paris qui porte le lourd ostensoir, où resplendit la blanche hostie. Successivement, doivent soutenir de droite et de gauche les bras du cardinal : de la cathédrale au premier autel, un sénateur et un député ; du premier au second autel, deux généraux, Joseph et Stanislas Haller ; du second au troisième autel, deux ministres, le président du Conseil Grabski et le ministre des Affaires étrangères, Maurice Zamoyski ; du troisième au quatrième autel, le président de la ville, Jablonski, et le président du Conseil municipal, Balinski ; du quatrième à la cathédrale, deux professeurs de l'Université. Autour du dais, la garde des camériers du Pape ; par derrière, le nonce et les évêques.

Immédiatement après, le président de

la République suivi des Sénateurs et des Députés, du Conseil des ministres et du Corps diplomatique et des hauts fonctionnaires civils et militaires.

Pour fermer la marche, une garde d'honneur formée de marins et de Sokols, en uniforme rouge et brun, la casquette fièrement surmontée d'une plume de faucon.

Vue du haut d'un balcon, l'immense place semble une tapisserie fantastique, rutilante de couleurs. De la foule émergent des bannières, anciennes ou neuves, peintes ou brodées, de grands étendards, des aigles d'argent ; et les crosses des évêques, et les châsses de métal précieux, et les statues de la Vierge et des Saints ; ornements des prélats et des prêtres, uniformes des militaires, toges des professeurs et des magistrats, costumes nationaux des hommes et des femmes venus de la campagne, donnent toute la gamme des bleus, des rouges, des violets, des verts et des ors.

Mais sur cette splendeur matérielle, artistique, domine la splendeur morale, spirituelle : celle qui naît de l'unanimité d'un peuple fidèle à Dieu, groupé pour Lui rendre hommage autour de ses chefs, s'inclinant eux-mêmes, à quelque parti qu'ils appartiennent, devant la divine Majesté.

Tandis que je voyais derrière ce dais le

président et ses ministres, presque tous hommes de gauche, je faisais un triste retour sur notre propre pays et surgissait du fond de ma mémoire la parole que m'avait dite, il y a deux ans, à l'autre bout du monde, le radical et socialiste président de la République du Chili : « Nous ne comprenons pas ici la singulière habitude qui règne dans votre pays de mêler les questions religieuses et les questions politiques et la nécessité où se croient les partis avancés de lutter contre la religion. »

Nous notâmes quelques particularités liturgiques ; aux trois églises et au reposoir très simple, où s'arrêta la procession, ni on ne chanta le *Tantum ergo*, ni on ne donna la bénédiction ; mais on lut successivement le commencement de chacun des quatre évangiles ; au reposoir, une oraison à l'Arche d'alliance. Un dernier arrêt au pied de la colonne de Saint Sigismond, devant laquelle on avait dressé une chaire assez basse ; le cardinal Dubois y monta et avec l'ostensoir bénit silencieusement la foule.

Un souvenir s'imposait aux Polonais et aux Français qui s'étaient trouvés à Varsovie en 1920, au moment où l'armée bolcheviste pressait la capitale. Tandis que les volontaires et jusqu'aux grands élèves des collèges couraient rejoindre l'armée régulière qui combattait presque aux por-

tes de la ville, les non-combattants, femmes, vieillards, enfants, s'étaient réunis sur cette même place pour implorer la victoire, le miracle sauveur, et de cette même tribune le cardinal Kakowski avait fait descendre la bénédiction du ciel. La victoire était venue, le miracle s'était fait, la Pologne renaissante avait été sauvée.

La Pologne est un peuple qui sait combattre et un peuple qui sait prier.

Même en de tels jours, la nature ne perd pas ses droits. Après une fonction aussi fatigante, surtout pour notre Cardinal, ne fallait-il pas refaire ses forces ? Vers trois heures de l'après-midi, sous la présidence des deux cardinaux, nous prîmes place à la table hospitalière de l'évêque militaire, Mgr Gall. Une demi-douzaine de généraux alternaient avec le nonce et les évêques, les colonels avec les vicaires-généraux, sous l'œil bienveillant d'un ministre de la guerre qui ne passe pas pour « clérical », l'intelligent et brillant général Sikorski. Jamais on ne vit pareille alliance du sabre et du goupillon. Tous firent également honneur aux vins exquis et généreux que le maître de la maison fit couler à flots dans nos verres.

A peine sortions-nous de table que nous dûmes nous rendre à la légation de France, où nous attendaient le baron et la baronne de Vaux, entouré du person-

nel de la légation. Tout le long du parcours, nous croisâmes les processions des paroisses qui recommençaient chacune pour leur compte, avec une piété plus intime, la cérémonie de la matinée. Les alentours de la légation étaient noirs de monde. Quand la voiture du cardinal Dubois fut signalée, une immense acclamation s'éleva. Le cardinal gracieusement descendit, harangua cette foule, fit baiser son anneau, donna sa bénédiction, distribua des médailles ; toutes les mères présentaient leurs enfants au milieu des vivats les plus enthousiastes. Enfin nous pûmes pénétrer dans l'hôtel. La réception fut charmante ; le maître et la maîtresse de la maison accueillaient chacun avec la plus exquise affabilité ; un lunch abondant, élégamment servi, eut raison des résistances de notre estomac et nous y fîmes honneur ; mais surtout nous eûmes la joie de nous entretenir avec nos compatriotes fixés à Varsovie et avec les personnalités polonaises qui avaient tenu à venir nous saluer sur ce coin de terre de France.

Cependant la foule ne cessait de s'amasser autour de la légation ; le cardinal Dubois dut paraître au balcon ; il dit en français et le père dominicain Woronieski en polonais la joie que nous éprouvions d'être si bien traités, notre chagrin d'être obligés de quitter si vite la magnifique

capitale, l'admiration que nous professions toujours pour un patriotisme aussi ardent, pour une foi religieuse qui savait s'exprimer si magnifiquement. « Ne nous oubliez jamais ! » criait la foule : « Vive la France ! Vive la Pologne ! »

Nous n'étions encore au bout ni des honneurs, ni des festins. A 8 heures, le président de la République nous recevait à dîner au Belvédère : outre les officiers de sa maison, le cardinal-archevêque de Varsovie, les évêques polonais présents dans la capitale, et toute la mission française. Le président se montra très cordial et très simple; il ne joua ni au grand seigneur, ni au souverain. La soirée superbe et chaude se passa sous les grands arbres du jardin. Enfin, le cœur tout plein de bons souvenirs, nous regagnâmes nos demeures pour y goûter quelque repos. Ne devais-je pas, le lendemain, prendre dès 7 heures du matin, ma messe dite, le train pour Lublin, revenir le soir même et me rembarquer vers minuit pour Poznan ?

V

Lublin
Adieux à Varsovie

L'Université catholique

Recteur de l'Université catholique de Paris, je tenais très particulièrement à donner à notre jeune sœur de Lublin un témoignage de sympathie qui m'avait d'ailleurs été instamment demandé par le R. P Woronieski, alors son recteur. Lorsque j'étais venu en Pologne en 1920, elle sortait à peine des limbes et depuis lors elle avait été cruellement éprouvée. Le riche particulier qui l'avait fondée et la soutenait de ses deniers avait, comme tant d'autres, perdu sa fortune ; le recteur qui l'avait organisée était mort ; deux années durant, son successeur le R. P. Woronieski s'était épuisé en efforts pour trouver de l'argent. Il avait réussi à restaurer et à mettre en état une partie des bâtiments, jadis couvent puis caserne, affectés au service de l'Université. Mais point de fondations de chaires, ressources aléatoires et insuffisantes pour le traitement des professeurs ! D'où un profond découragement. Un seul remède se présentait :

que l'épiscopat polonais reprît l'Université et en fît son œuvre.

Or certains, avec plus d'apparence de raison qu'en France, soutenaient qu'en Pologne une telle œuvre ne s'imposait pas. A quoi les plus clairvoyants et les plus zélés répondaient que, si présentement en Pologne la religion est encore extérieurement au moins respectée dans les Universités d'Etat, cependant l'enseignement y est déjà très mêlé d'erreurs; et que, d'autre part, avec le développement de la vie intellectuelle et politique dans la Pologne ressuscitée, la formation d'une élite catholique cultivée est de première urgence. Encore faut-il des ressources suffisantes pour que l'Université catholique fasse bonne figure et remplisse son rôle. Ces ressources, les grands propriétaires catholiques pourraient les assurer. Malheureusement, un certain nombre d'entre eux et non des moindres se déclarent peu satisfaits de l'attitude du haut clergé polonais et même du Saint-Siège. On parle volontiers de tendances germanophiles ; on se plaint, reproche contraire à celui que j'ai mentionné plus haut, que le nationalisme polonais ne soit pas encouragé, que l'on donne facilement raison à ses adversaires ; on ajoute que le clergé polonais, presque tout entier sorti du peuple, ne comprend ni les pensées, ni les intérêts, ni les manières de cette aris-

tocratie à laquelle il demande tant d'argent. Autrement dit, on ne fera de sacrifices pour l'Université catholique qu'à certaines conditions.

Ces difficultés j'y compatissais d'autant plus volontiers que nos Universités catholiques françaises n'y ont point échappé.

En compagnie du R. P. Woronieski, le recteur démissionnaire, mais non remplacé, dominicain français de cœur et de langage, puis du très intelligent et très charmant secrétaire du maréchal du Sénat, je fis dans la matinée du 20 juin, le voyage de Varsovie à Lublin, par une chaleur d'orage vraiment accablante.

En raison d'ordres et de contr'ordres donnés les jours précédents, nous étions à à peine attendus. Les professeurs, désireux de nous recevoir à la gare, avertis trop tard, rencontrèrent notre voiture à mi-chemin de l'Université. L'évêque qui avait été invité ne se trouva pas chez lui. Quant aux étudiants, comme on était à la veille des examens, il n'en restait qu'un petit nombre : là-bas comme chez nous, ils s'enferment chez eux pour la dernière préparation.

Avant le repas, qui nous réunit chez le recteur, je visitai intégralement les locaux. Avec le plus vif plaisir, je constatai la quantité de revues françaises mises dans la salle de lecture à la disposition



REVUE DES MINEURS (KATOWICE)

C

des étudiants. Au surplus, grâce à la bonne volonté du recteur et à l'action très efficace de deux professeurs français, le R. P. Rabeau, de l'Oratoire, et surtout le R. P. Lacrampe, dominicain, qui est un entraîneur d'hommes, tandis que son collègue est plutôt un penseur, cette Université est un foyer d'amitié franco-polonaise. Quelques-uns y trouvent à redire, paraît-il, même à Rome; puissent d'imprudentes économies ne pas faire, de notre côté, le jeu de ces quelques-uns !

Enfin on avait pu réunir un bon groupe de professeurs, d'étudiants et d'étudiantes. J'eus grand plaisir à parler successivement aux uns et aux autres. Grâce à des exemples tirés de notre propre histoire, je remontai les courages et fortifiai les espérances de tous.

Etudiants et étudiantes m'exposèrent le fonctionnement de leurs nombreuses associations; chacune a son président, ou sa présidente ; mais toutes forment une fédération qui a un président général du sexe masculin. A Lublin, comme à Cracovie et à Varsovie, je remarquai que jeunes gens et jeunes filles vivent beaucoup plus mêlés que dans nos Universités.

Avant de reprendre le train, il me fut possible de consacrer un bon moment à la visite du « Convict » des étudiants ecclésiastiques dirigé par un excellent prêtre que nous avons connu à Paris, l'abbé

Kornilowitz. Cette maison ordonnée et édifiante me transporta par un effort facile d'imagination dans notre cher séminaire des Carmes.

De mes conversations et de la demi-journée passée à l'Université, je rapportai assez de documents et d'impressions pour donner aux cardinaux Kakowski et Dalbor l'avis motivé qu'ils avaient daigné me demander; je conclus énergiquement au maintien de l'Université de Lublin et à son adoption par l'épiscopat polonais.

Celui-ci devait se réunir quelques jours après sous la présidence du cardinal Dalbor. Nous eûmes la joie d'apprendre à Paris qu'il avait pris cette grave et salutaire résolution, assuré à l'Université les revenus indispensables et désigné comme recteur un de ses membres, Mgr Sokolowski, auxiliaire de Vanow.

Dernière journée des évêques français à Varsovie.

Tandis que je visitais Lublin, S. E. le cardinal Dubois et ses compagnons n'avaient pas chômé.

A 8 heures du matin, Son Eminence avait célébré la messe chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul et visité leur orphelinat. A 11 heures, il avait reçu le ministre des Affaires étrangères. A 11 heures 30, accompagné de Mgr Chollet, de Mgr Julien, de Mgr Chaptal, de M. De-

labar et du P Szymbor, il s'était rendu au siège de la Ligue catholique des femmes polonaises ; là on leur avait expliqué, comme on l'avait fait pour moi en mai 1920, le fonctionnement des Œuvres féminines qui existent en Pologne et dont le centre est à Varsovie. Avec une sincérité, démontrée depuis longtemps par les faits, ces dames avaient manifesté le désir d'une entente toujours plus étroite avec les œuvres françaises, désir chaleureusement encouragé par le cardinal. Un grand déjeuner offert par la présidente de la Ligue, la princesse Marie Czetwertynska, avait couronné cette visite.

L'après-midi avait été consacrée, outre une agréable promenade à Willanow et à Krolikarnia, à des visites de courtoisie chez la comt sse Marthe Krasinska et chez la comtesse Maurice Zamoyska, puis aux visites officielles d'adieu.

Une dernière reunion eut lieu autour de la table du ministre de France, en son domicile particulier. Le cardinal Kakowski s'y trouva, mais un fâcheux malentendu priva les maîtres de la maison et leurs hôtes de la présence attendue du président du Conseil, M. Grabski.

Vers 11 h. 1/2, le cardinal-archevêque de Varsovie et toutes les autorités civiles et militaires qui nous avaient salué à l'arrivée se retrouvaient à la gare ; d'amicales paroles s'échangeaient ; la *Mar-*

seillaise se faisait entendre ; un quart d'heure avant minuit, le train s'ébranlait pour Poznan.

Le soir même, paraissait dans le *Journal de Pologne* notre « *Remerciement aux Polonais.* » Après avoir rappelé les premières phases de notre voyage, nous exprimions notre gratitude :

« Venus en Pologne sur l'initiative de l'épiscopat polonais, avec les encouragements et la bénédiction du Souverain Pontife, naguère nonce à Varsovie, et le bienveillant appui du gouvernement français, nous sommes touchés et reconnaissants d'avoir ainsi trouvé sur notre passage tant de cordialité sincère et enthousiaste. Nous avons tressailli de joie en constatant quels liens intimes unissent les deux nations sœurs, toujours alliées pour leur prospérité et leur bonheur. »

Les évêques français montraient ensuite, comme le lien principal de cette union, la fidélité des deux pays à leurs croyances, base de toute civilisation et de tout progrès. Ils disaient l'émotion profonde qu'ils avaient éprouvée au cours de la procession du Saint-Sacrement, à voir tout un peuple, à la suite du Président et des autorités, s'associer dans un même hommage à Jésus-Christ ! « Magnifique leçon de foi qui porte avec elle, jusqu'à Dieu, sa puissance d'intercession. Dieu l'a vue et ne saurait manquer de la bénir.

Nous l'en prions de tout cœur... Sa Providence vous a délivrés : que la reconnaissance vous attache à son service ! Et que dans cette union sacrée pour la plus sainte des causes vous puisiez toujours le patriotisme le plus fort et le plus ardent!

« *Semper fidelis* ! » Toujours fidèle ! ce fut la gloire de la Pologne à travers les siècles. Que tel soit l'idéal qui la guide désormais vers la réalisation de ses nobles destinées !

« Nous, évêques français, nous en formons le vœu avec l'espoir bien fondé que, Dieu aidant, il sera réalisé pour le plus grand bonheur de nos deux patries bien aimées. Vive la Pologne et vive la France ! »

Par la plume de M. Frédéric Delagneau, le *Journal de Pologne* exprimait, en termes que nous tenons à reproduire intégralement, l'impression laissée par le passage de la mission française. Les journaux polonais, à un point de vue plus strictement polonais, donnaient une note analogue : « L'élan fervent qui a porté toute la population varsovienne sur les pas des évêques français, pour les saluer, les acclamer, et unir dans les mêmes vivats enthousiastes ses sentiments d'affection pour la France et d'indissoluble attachement à la foi catholique, constitue la caractéristique des trois journées que nous venons de vivre.

« Dans des circonstances semblables, c'est dans les mouvements de la foule que l'on peut le mieux discerner les véritables sentiments du peuple. Ces sentiments d'attachement pour notre pays, combien la foule massée hier devant la légation de France les a-t-elle éloquemment exprimées, mieux que par n'importe quel discours ?

« Mgr Dubois l'a bien senti. Et vraiment ce fut une minute inoubliable que celle où le cardinal français, l'archevêque respecté du peuple de Paris, à la foule qui l'acclamait sut exprimer par ses paroles, par ses gestes, par le rayonnement de bonté attendrie répandue sur sa physionomie, toute la reconnaissance que le clergé français garderait de cet accueil et quelle était la solidité du nouvel anneau qui venait d'être ajouté à la chaîne d'amitié unissant nos deux peuples.

« Les evêques français nous quittent aujourd'hui pour Poznan, puis pour la Haute-Silésie polonaise. Qu'ils nous permettent de leur dire la respectueuse gratitude de tous leurs compatriotes résidant en Pologne pour la haute mission qu'ils ont accomplie ici avec cette autorité, ce tact parfait et ce profond sentiment de la dignité nationale qui ont fait et qui font toujours la gloire de l'épiscopat français. »

VI

A Poznan

Le voyage de Varsovie à Poznan se fit tout entier de nuit. Nous eûmes donc le regret de ne pas même saluer d'un regard l'illustre ville de Torun (Thorn), où fut signé, en 1466, le traité par lequel l'Ordre teutonique se reconnaissait vassal de la Pologne et qui garde, dans l'église Saint-Jean, le monument de l'immortel Copernic. A six heures et demie du matin, nous passions devant l'antique métropole de Gniezno (Gnesen), sans nous y arrêter, puisqu'elle devait nous recevoir trois jours plus tard. Une heure après, nous étions en gare de Poznan.

Le cardinal Dalbor, primat de Pologne, avait daigné, malgré l'heure matinale, s'y rendre en personne, avec l'évêque auxiliaire, Mgr Lukomski, et de hauts représentants du clergé ; Mgr le chanoine Zakrzewski, président du Comité d'organisation, Mgr Adamski, sénateur et président de plusieurs grandes œuvres ; le doyen de Poznan ; le prélat Mayer ; un

prêtre français des plus aimables, l'abbé Lapisse, professeur au grand séminaire. Aux autorités ecclésiastiques, s'étaient jointes les autorités civiles et militaires, notamment le général Raszewski, commandant le corps d'armée ; enfin les représentants autorisés de la colonie française, autour du consul M. Dufort et de son conseiller, M. Bajenac.

Les présentations achevées, au milieu des acclamations, le cortège se rend au château qui nous a été assigné comme résidence, le château impérial de S. M. l'empereur Guillaume. Au seuil, une garde d'honneur présente les armes. Comment se défendre d'une certaine fierté. Ce n'est point orgueil, oh non ! Mais serait-il possible d'oublier en un pareil moment que ce monument grandiose et somme toute magnifique fut construit par notre implacable ennemi pour devenir dans la Pologne allemande le symbole et le centre du pangermanisme ? Que là, pendant la guerre, le Kaiser avait mis à l'abri, comme dans un asile inviolable, sa bibliothèque de Berlin et ses objets les plus précieux ? Les appartements qu'il avait ménagés pour lui, l'impératrice, les princes, les princesses, nous les occupons ; la salle du trône sera notre salle de réception ; son linge, sa vaisselle, sa verrerie, marqués de l'impérial monogramme, nous nous en servirons, nous les

fils des vaincus de Sedan. Quel retour des choses d'ici-bas ! C'est notre unique pensée, bien éloignée de toute vaine et stupide gloriole. Ainsi les triomphes de la force n'ont qu'un jour. On dit que les Polonais, contraints d'élever ce château pour leur maître détesté, gardaient au cœur l'intime conviction qu'ils travaillaient pour la Pologne et qu'elle jouirait un jour de leur œuvre.

Notre premier acte est de célébrer la messe dans la chapelle que Guillaume II avait édifiée avec amour, copie exacte de San Giovanni de Palerme, riche de marbres blancs et de somptueuses mosaïques. La messe, oui la messe, dans ce sanctuaire du culte protestant, où s'étaient complus l'orgueilleuse religion de l'Empereur et l'austère piétisme de l'impératrice. Déchu, Guillaume II avait demandé qu'on lui laissât du moins la propriété de sa chapelle de Posen ; il ne l'obtint pas. Le malheur d'un grand ennemi est toujours le malheur ; en mon cœur, l'hostilité désarme, même quand, de cette petite chapelle, il se porte vers la cathédrale de Reims.

Nous rendons visite à Son Eminence le cardinal Dalbor, dont le palais, voisin de la cathédrale, est à l'autre extrémité de la ville, par delà la Wartha, puis à son auxiliaire, Mgr Lukomski, celui-là même qui était venu nous apporter à Paris l'in-

vitation de l'épiscopat polonais. Le cardinal est jeune encore, 55 ans, et il le paraît ; c'est en pleine guerre, le 30 juin 1915, qu'il fut élu pour succéder à Mgr Likowski ; Guillaume II l'agréa afin de donner satisfaction aux Polonais et parce qu'il n'avait point fait de politique active. Un an après que Posen eut secoué le joug allemand, en décembre 1919, son archevêque reçut le chapeau. Son Eminence nous offre un déjeuner intime, puis nous fait visiter sa cathédrale qui fut rebâtie en 1775, et renferme quelques œuvres d'art, entre autres cinq belles plaques tumulaires en métal des XVe et XVIe siècles. Au Chapitre appartiennent encore trois chanoines allemands, nommés par Guillaume II ; ils s'abstiennent de paraître, et nous ne saurions leur en vouloir.

Quelques visites officielles et nous voici vers 5 heures et demie, dans l'Ile de la cathédrale, au grand séminaire, où après le salut va se tenir une séance solennelle. La salle est petite et modeste; pour une fois, le recteur de l'Institut catholique de Paris n'aura pas trop à souffrir de la comparaison ; mais on a su l'orner de guirlandes et de drapeaux qui lui donnent un air de fête. Les séminaristes nous frappent par leur bonne tenue, la correction de leur mise, leur parfaite propreté, la distinction de leurs manières ; effet de

la discipline prussienne qui s'étendait à tout, nous dit-on parfois; s'il en est vraiment ainsi, un bon point à la discipline prussienne !

Indépendamment des compliments d'usage et des chants, dont le programme très artistiquement présenté est offert à chacun de nous, deux orateurs se font entendre. Au lieu de se répandre en phrases banales, ils ont pris la peine de traiter chacun un sujet qui nous instruira. Mgr Janasik, recteur du séminaire, retrace à grands traits l'histoire des relations des deux églises de France et de Pologne depuis le dizième siècle jusqu'au partage : « A partir de ce moment, ajoute-t-il, le libre échange des idées dans le domaine intellectuel a été troublé ; la science allemande parvint à s'imposer aux études de nos ecclésiastiques de Poznan. Le nombre des prêtres qui pouvaient étudier à l'étranger était restreint. » Mais, avec la liberté reconquise, un avenir plus beau se laisse entrevoir : « Déjà. grâce à la bienveillance du gouvernement et de l'épiscopat français, nous avons pu envoyer dans votre pays quelques élèves de notre séminaire qui profitent des hautes études de Paris, de Strasbourg et de Lyon. Je souligne en ce lieu avec grand plaisir le succès de leurs études qui est remarquable et leur vaut les éloges de leurs maîtres éminents. » A Poznan, mê-

me, on s'inspire des méthodes françaises, on se sert des auteurs français : « Ainsi notre clergé prend l'habitude de regarder vers la France et de se former à l'école de ses meilleurs maîtres ; c'était notre désir de toujours. »

A ce magistral exposé, le professeur français du Séminaire, l'abbé Lapisse, ajouta de belles pages que *la Croix* a publiées intégralement sur *l'Amitié de la France et de la Pologne*, le sujet même que je devais aborder le lendemain devant le grand public ; ...un léger frisson courut en moi ; que me resterait-il à dire ? Préoccupation égoïste qui ne m'empêcha nullement de goûter l'éloquente leçon du jeune maître.

« Une vieille gravure populaire, coloriée à la façon des images d'Epinal, représente une statue de la victoire distribuant des couronnes. A ses pieds, un grenadier de la garde impériale et un lancier polonais échangent une poignée de mains, tandis qu'une devise nous explique : « Français et Polonais, de tout temps amis. »

Tels furent les premiers mots de l'abbé Lapisse et voici les derniers :

« En 1833, quand il s'agissait de voter des lois pour les émigrés polonais, La Fayette s'écriait à la Chambre française: Jamais trop ! Jamais assez ! car, ajoutait-il, lorsque, dans nos longues guerres,

le sang polonais coulait à grands flots pour la France, on disait alors aussi : jamais trop ! jamais assez ! — Que ce soit là notre commune devise : Jamais trop ! Jamais assez ! et, aux jours de danger, la Pologne sera défendue sur le Rhin, tout aussi bien que la France sur la Vistule. C'est le seul moyen pour nous tous de rester fidèles à nos aïeux. »

Une allocution de S. E. le Cardinal Dubois couronna la séance. Après avoir chaleureusement remercié le Cardinal Dalbor de son invitation et déclaré quelle joie c'était pour les évêques français d'y avoir accédé, il conclut en ces termes :

« Tous les souvenirs historiques sur l'alliance de nos deux pays reçoivent aujourd'hui leur couronnement par l'élan qui conduit la jeunesse polonaise vers nos séminaires et nos universités.

« Aussi, en remerciant M. le recteur, ainsi que M. l'abbé Lapisse, il nous plaît, après avoir salué le clergé du diocèse et de la Pologne, de nous adresser à cette jeunesse. Vous êtes l'espoir de la Pologne. Nous vous voudrions plus nombreux pour vous voir venir donner à vos frères polonais de France l'assistance nécessaire, nécessaire du point de vue politique et du point de vue moral. Nos deux nations sont deux sœurs unies dans le présent et l'avenir. Au temps de l'épreuve, l'épiscopat français a toujours été avec vous ; et, comme nous

avons une âme commune, quand l'une vibre, l'autre le ressent.

« Nous sommes heureux de saluer la résurrection de la Pologne. Nous vous exprimons un vœu : Soyez toujours unis ! Que les Polonais restent unis dans le Christ ! Ce que nous admirons le plus en vous, c'est votre foi. Nous savons, nous voyons comment la foi est ancrée dans l'âme polonaise. Unis dans le Christ, c'est le vœu de la France pour la Pologne et ce doit être celui de la Pologne pour la France. Que la France soit toujours polonaise et la Pologne toujours française!»

Cette première journée de Poznan s'acheva par un dîner chez Mgr Lukomski, sous la présidence des deux cardinaux. Le général Raszewski nous conta, avec l'accent d'un homme qui avait accompli son devoir d'alors, les péripéties de la campagne que, de 1914 à 1918, il avait faite dans l'armée allemande, en face du front français. Quant aux ecclésiastiques, ils ne cachèrent pas les appréhensions que leur causait notre nouveau ministère. Serait-il fidèle à l'alliance polonaise ? Ne favoriserait-il pas la propagande révolutionnaire qui ramènerait les Bolchevicks?

Le dimanche de la Fête-Dieu à Poznan

La journée du dimanche 22 juin fut l'une des plus chargées et aussi des plus intéressantes de notre voyage. Nous de-

vions nous trouver un peu avant 9 heures, nos messes dites, à l'église Sainte-Marie-Madeleine, point de départ de la procession de la Fête-Dieu. Là nous attendaient tout le haut clergé, la municipalité, avec son vice-président, M. Kiedacz, le voïvode comte Bninski et les autorités militaires. Toutes ces autorités devaient, comme à Varsovie, assister à la procession et à la grand'messe.

Simple répétition, pensera-t-on, de la cérémonie qui s'était déroulée dans la capitale le jeudi précédent. Eh bien, non ! Le spectacle, s'il est permis d'employer ce mot, est ici moins officiel, et, à certains points de vue, plus impressionnant et plus grandiose. La ville entière y participe ; la grande place et, à perte de vue, les rues qui y aboutissent sont noires de monde ; à l'église et en beaucoup d'endroits, c'est à la lettre qu'une épingle ne tomberait pas à terre, si dense est la foule; 120.0000 personnes, dit-on, sur 195.000, chiffre de la population totale ; les Allemands avaient peuplé Posen de fonctionnaires et d'employés protestants ; ils sont partis et la ville ne compte plus guère que deux à trois mille protestants. A la différence de Varsovie, toute cette foule chante, soutenue par quatre orchestres militaires et des chœurs de chantres ; l'effet est superbe. Un ordre parfait règne; pas un accident, pas un incident ; les sol-

dats, les tirailleurs d'honneur (Confrérie de notables bourgeois), et les boys-scouts font la haie et assurent le libre passage du cortège. Les maisons sont beaucoup plus décorées qu'à Varsovie ; celles de la place du Vieux-Marché, autour de laquelle sont disposés quatre reposoirs, disparaissent pour ainsi dire sous les guirlandes, les fleurs, les tapis et les drapeaux ; pas une fenêtre qui ne soit encadrée et, sur les appuis de ces fenêtres, les plus beaux candélabres de chaque appartement font briller leurs flammes en l'honneur du Saint Sacrement, encadrant souvent des statuts de saints. D'un reposoir à l'autre, chacun des évêques français, à son tour, porte le Saint Sacrement ; les coutumes rituelles sont les mêmes qu'à Varsovie ; du dernier reposoir à l'église, on s'arrête trois fois pour bénir la foule.

Mgr l'évêque d'Arras se détacha de notre groupe pour aller, dans la chapelle des comtesses Skorgenska, présider la messe de la colonie française. Cette messe dominicale a été fondée par M. l'abbé Lapisse pour symboliser l'amitié de la France et de la Pologne. Cent vingt personnes, et à leur tête le consul de France, se trouvaient présentes. Mgr Julien, au cours de son allocution, montra discrètement comment, vue de l'étranger, la France paraît plus grande, même à ses propres enfants, car ses traits éternels ne sont pas modi-



AUX MINES DE KROLEWSKA-HUTA (KATOWICE)

fiés par le passage au pouvoir de tels ou tels personnages qui ne sauraient empêcher ce grand pays de remplir, tout compte fait, sa vocation chrétienne.

Les cérémonies religieuses terminées, nous nous retrouvions vers midi et demi devant l'Hôtel de Ville où nous devions être reçus solennellement. D'un regard rapide, nous admirons les trois étages d'arcades qui ornent la façade de ce bel édifice du XVI[e] siècle, ainsi que sa tour haute de 65 mètres. Plusieurs milliers de personnes sont groupées devant la grande porte. Emu, le cardinal Dubois ne peut s'empêcher de leur adresser de chaudes paroles que traduit aussitôt le père Szymbor : « Nous venons de voir une merveilleuse manifestation ; nous sommes édifiés par votre ferveur. Un peuple qui est à ce point attaché à la religion de Jésus-Christ et qui sait si bien le montrer, mérite d'être appelé le peuple du Christ ; son avenir est assuré ! » Les acclamations retentissent ; les mères tendent leurs enfants pour les faire bénir. Enfin nous pouvons pénétrer dans le palais municipal.

Après nous avoir fait les honneurs de quelques salles qui contiennent des souvenirs intéressants, le vice-président, M. Kiedacz, adresse à la mission française un discours du plus pur latin qui abon-

de en pensées élevées, patriotiques et chrétiennes.

« Il nous est très doux, répond en substance le cardinal Dubois, de vous dire toute la gratitude dont un accueil aussi distingué, aussi enthousiaste, remplit nos cœurs. Nous sommes heureux de nous trouver parmi vous. Vous avez la confiance de vos concitoyens ; vous avez su et vous saurez vous en rendre dignes. C'est une joie pour nous que d'entendre les magistrats les plus élevés d'une cité professer hautement leur foi catholique. Le spectacle magnifique dont nous venons d'être les témoins nous a profondément touchés. Nous ne pouvons que le proclamer une fois de plus : un peuple qui s'agenouille ainsi devant Jésus-Christ peut être tranquille. Vous avez su garder la foi : Dieu vous gardera ! »

Vers deux heures, un déjeuner fort bien servi, offert par la municipalité, nous permet de reprendre des forces.

Quelques personnages, et non des moins autorisés, m'affirment que les discours du cardinal produisent une impression profonde et qui durera ; la masse populaire, émue de notre présence et des paroles qui lui sont directement adressées, commence à toucher du doigt l'importance de l'alliance franco-polonaise et à compter sur la France. Or ceci, ajoute-t-on, est plus nécessaire à Poznan que partout ail-

leurs ; car, dans cette ville et dans toute la Posnanie, on a gardé un grand respect et une grande crainte de l'Allemagne. Les Allemands étaient des maîtres redoutés qui avaient su imprimer dans presque tous les esprits l'idée de leur supériorité. Il n'y a pas si longtemps qu'en tel milieu que je pourrais nommer on disait encore que, si les Allemands attaquaient, il n'y aurait qu'à se soumettre. Cette opinion commence à perdre crédit. Néanmoins la Posnanie n'est pas encore parfaitement fondue avec le reste de la Pologne. Il faut quelques années, nous dit une haute personnalité militaire, pour que l'armée polonaise et son corps d'officiers soient complètement unifiés et tout à fait au point. Il importe que les Polonais prennent confiance en eux-mêmes et nous pouvons les y aider.

Avec quel plaisir j'écoute mon éminent voisin de table, le prélat Adamski, me conter comment il gouverna la ville, sous le couvert des soviets d'ouvriers et de soldats, pendant la période de révolution et d'affranchissement qui dura de la fin de décembre 1918 au mois de février 1919 ! Ils furent soutenus par le général Dupont qui, chef de la mission militaire française de Berlin, recevait directement les instructions du maréchal Foch. Mgr Adamski est à la tête des grandes institutions économiques, banques et coopératives, qui,

dans les dernières années de la domination prussienne, parvinrent à arracher l'influence à la finance juive et allemande. Seuls alors les prêtres gardaient assez de liberté pour agir. Aujourd'hui, certains laïques, même bons catholiques, ne voient pas sans une certaine jalousie ces institutions demeurer entre les mains du clergé, — j'en eus la preuve le soir même au cours d'une conversation avec l'un de ces laïques.

Le défilé des œuvres

A 4 heures, nous voici derechef au château : dans la salle du Trône sont déjà rassemblées toutes les Associations catholiques avec leurs présidents ou présidentes, et leurs délégués. Une douzaine de rapports vont, — je ne dis pas nous être lus, car nous ne disposons que d'une heure, — mais du moins présentés : compte rendu de l'activité de la Société Warta, rapports sur la mission des gares de Poznan, sur la Ligue catholique des Polonaises de Poznan, sur la Société d'éducation et d'enseignement dite Czytelnia Kobiet, l'Union des Congrégations mariales, les Conférences de Saint-Vincent de Paul, la Ligue des Sociétés et celle des prêtres abstinents, les Associations catholiques d'ouvriers, l'Union centrale des Associations de la jeunesse polonaise, etc...

Parmi ces œuvres, il en est de toutes semblables aux nôtres. Quelques-unes ont

joué un rôle important dans la conservation du sentiment national sous la domination étrangère. Comment ne pas lire avec émotion ce début du compte rendu de la Société Warta, rédigé pour nous en français :

« Lorsque sur toute la Posnanie et avant tout sur les enfants polonais pesait la main de fer du Prussien, leur défendant non seulement d'apprendre à lire et à écrire, mais aussi à parler polonais, et lorsque ces persécutions atteignirent leur apogée sous la férule du ministre de l'Instruction publique Bülow qui chassa complètement des écoles la langue polonaise, de sorte que même l'instruction religieuse se faisait en allemand, un groupe de femmes polonaises, appartenant à la classe intellectuelle, s'opposa à cet état de choses et se mit à enseigner clandestinement la langue et l'histoire polonaises aux enfants des écoles communales. »

Bientôt l'œuvre s'étendit et s'organisa, en dépit des persécutions policières, des amendes et autres peines qui frappèrent ces vaillantes femmes. Elles tinrent bon jusqu'à la résurrection de la Pologne. Maintenant elles fondent des asiles pour les enfants les plus pauvres.

Telle encore la *Czytelnia Kobiet* qui se donna aussi pour but le relèvement de l'esprit national par des assemblées, des conférences, l'envoi de délégations aux

fêtes nationales et aux obsèques de Polonais illustres. Depuis l'indépendance, cette société est en contact étroit avec celle des « *Amis de la Pologne* » et elle a fondé un bureau de propagande polonaise en France.

Mêmes préoccupations nationales à la *Ligue catholique des Polonaises*. Le secrétaire de la Ligue allemande ennemie de la Pologne, connue sous le nom de H.K.T. les a dénoncées dans une brochure, où il affirme « que le mouvement féminin en Posnanie diffère de celui des pays occidentaux, en ce qu'il insiste avant tout, non sur les droits de la femme mais sur ses devoirs envers la patrie et mérite par cela même plus le nom de mouvement national que de mouvement féminin ».

Au nom des œuvres d'hommes, le comte Chlapowski nous salua et témoigna de la grande ferveur et de l'esprit d'union entre les classes qui anime les associations catholiques.

Madame Rzepecka parla au nom des femmes :

« Soyez les bienvenus, nous dit-elle, sur cette terre libre aujourd'hui après un combat séculaire pour la foi et pour la patrie. Soyez les bienvenus dans les murs de ce château érigé jadis en symbole d'une force étrangère menaçant la Pologne et hostile à la France. Notre émotion

est d'autant plus grande que nous pouvons déposer à vos pieds, Eminence et Nosseigneurs, nos hommages les plus respectueux, à vous, les représentants de l'Eglise catholique, de cette Eglise dont les femmes polonaises furent toujours les membres les plus fidèles. Etant admises dans la vie politique de notre pays, nous, femmes polonaises, nous nous engageons à être de fidèles gardiennes des principes et des droits de l'Eglise catholique. Nous espérons collaborer avec la femme française pour le même idéal, et cette collaboration rapprochera encore plus étroitement les deux nations sœurs, dont l'une est comme la fille aînée de l'Eglise et l'autre a acquis le nom de rempart de la chrétienté, *antemurale christianitatis* ».

Le cardinal Dubois se fit l'interprète de notre sympathique admiration en présence d'œuvres si vivantes. Tous vinrent baiser l'anneau des évêques. Les costumes pittoresques des paysannes de Posnanie attirèrent l'attention, surtout celui des Brombergeoises qui comporte une ample crinoline et tout un édifice de fleurs sur la tête.

Séance académique

Le défilé achevé, nous nous hâtâmes vers la grande salle de l'Université, dont le palais fait face au château, de l'autre côté d'un joli jardin. Cette salle peut con-

tenir de quinze cents à deux mille personnes ; elle était bondée ; les places avaient été payées deux, trois et cinq millions de marks ; depuis quarante-huit heures, il n'en restait pas une. Nous entendîmes d'abord deux des plus belles scènes de *Quo Vadis*, l'oratorio célèbre de Félix Nowowiejski, deux discours et une sonate d'orgue. Le docteur Gantkowski, professeur à l'Université et président de la Ligue catholique, nous adressa cette allocution vibrante et bien pensée : « L'ancien siège du roi de Pologne Przemislaw salue les princes de l'Eglise française dans la langue natale du poète Kochanowski dont le monument dans l'Ile de la cathédrale est un symbole et une preuve de l'unité de langue et de culture que, dès le XVIe siècle, possédait la Pologne.

« L'alliance entre la France et la Pologne est plus que politique ; c'est une alliance de convictions entre deux Etats catholiques. Elle a des bases très anciennes. Les églises de Paris en témoignent par certains monuments : à Saint-Germain des Prés, se trouve le cœur du roi Jean-Casimir ; l'église Saint-Séverin possède une image de Notre-Dame d'Ostrobrama ; l'église de l'Assomption, celle de Notre-Dame de Czéstochowa. C'est dans ces églises parisiennes qu'ont prié Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, Chopin

Niemcewicz, Kniziewicz, jusqu'à Klaczko et Kalinka.

« La Pologne n'oubliera jamais que Paris a donné l'hospitalité à la plus sublime poésie polonaise, celle de nos romantiques et surtout de Mickiewicz.

« Les provinces occidentales de la Pologne sont d'autant plus liées à la France qu'elles étaient opprimées par notre ennemi commun. C'est avec une douleur profonde et une foi inébranlable dans la justice de Dieu que les Polonais incorporés de force dans l'armée allemande allaient combattre contre la France. Ils désiraient vivement se faire prendre comme prisonniers, afin de pouvoir servir la cause commune de la France et de la Pologne.

« Pendant la grande guerre, en face de l'ennemi terrible, la France, fille aînée de l'Eglise, a réveillé son antique esprit de foi. Les prêtres étaient les premiers à l'assaut ; ils entraînèrent la nation vers Dieu. Ce fut la renaissance spirituelle de la France qui ne se montra jamais plus forte et plus grande qu'au temps de cette guerre.

« Aujourd'hui ce ne sont pas seulement les intérêts politiques, c'est la vie qui nous rapproche. L'ouvrier polonais travaille à la sueur de son front à guérir les blessures de la terre française, causées par la guerre. Nous sommes persuadés que vous l'aiderez à garder sa foi et

sa nationalité, ce qui servira à resserrer les liens de notre amitié.

« Nous avons les mêmes ennemis intérieurs qui veulent bannir la religion catholique de l'Etat, — les mêmes ennemis extérieurs qui ne croient qu'à la puissance du glaive sanglant et qui préparent leur revanche contre la France et la Pologne. Il faut donc que les catholiques des deux nations se donnent la main et marchent courageusement côte à côte.

« C'est avec ce souhait que je vous salue, princes de l'Eglise, au nom de tous les catholiques de la Pologne occidentale. »

Il n'était pas fort loin de sept heures du soir lorsque je fus invité à monter à la tribune pour y donner la conférence que l'on m'avait demandée dès avant notre départ de Paris et à la préparation de laquelle j'avais apporté les consciencieux efforts de l'historien que je ne puis m'empêcher d'être. Nous étions en représentation depuis neuf heures du matin ; l'orage grondait au dehors et le thermomètre de la salle marquait trente degrés ; de l'auditoire, un tiers seulement comprenait le français. Volontiers j'eusse renoncé aux fruits de mon travail et transformé ma conférence en une brève allocution. Les deux cardinaux relevèrent mon courage ébranlé et je traitai mon sujet : *Pourquoi la France aime la Pologne* avec une ardeur revivifiée par leur bienveillance, soutenue de celle du public. Cette

conférence ayant été intégralement publiée par la revue des *Amitiés catholiques françaises*, je m'abstiens de la résumer. On daigna me dire qu'elle avait porté.

A 8 heures et demie, un grand dîner d'environ 80 couverts, offert par le cardinal Dalbor, nous réunit dans la salle à manger du château. Ce ne fut pas sans quelque plaisir qu'un peu avant minuit nous nous insinuâmes entre les draps fins et les couvertures soyeuses de Sa Majesté l'empereur Guillaume.

Revue militaire ; Visite des œuvres ; Réception solennelle au château (23 juin)

Le matin du lundi 23 juin, S. E. le cardinal Dubois célébra la messe chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, à l'église de l'Hôpital de la Transfiguration.

A 10 heures, conformément à l'invitation que nous avait adressée l'aimable général Raszewski, nous nous rendions à la grande caserne du 58e régiment d'infanterie. Une compagnie d'honneur nous attendait et nous la passâmes en revue. Le général, entouré de son état-major, nous adressa une fort belle allocution où il rappela la victoire de la France et conclut en ces termes : « L'alliance entre la France et la Pologne existait matériellement ; grâce à votre venue, à vous évêques français, elle reçoit la bénédiction du Dieu Tout-Puissant qui vous a rendus invinci-

bles. » Après avoir contemplé quelques exercices et le défilé, nous entreprenons la visite de tous les services ; nous sommes frappés de l'ordre et de la propreté, voire du luxe relatif, qui règnent partout. Mais surtout nous constatons, avec une satisfaction mêlée d'un peu d'envie, tous les efforts que l'on fait pour instruire et pour moraliser le soldat. Nous assistons à une classe, puis à un cours d'enseignement religieux. D'ici en effet, la religion n'est point bannie : dans chaque salle, un crucifix, une statue du Sacré-Cœur, ou de la Vierge Marie. Le Sacré-Cœur a été intronisé au 58e de ligne, il y a deux ans. La physionomie de ces jeunes hommes respire l'honnêteté. A l'infirmerie, nous nous entretenons avec les malades et ils reçoivent avec joie les médailles que leur offre le cardinal. Nous goûtons, comme il convient, la soupe et la boule du soldat ; après quoi, à la « popote » des officiers et, en leur joyeuse compagnie, nous participons à un lunch aussi complet que délicat. Ici même Guillaume II traîna son sabre menaçant, pensons-nous en sortant.

A la visite de la caserne succède celle des œuvres catholiques sociales que dirige Mgr Adamski : imprimeries et éditions de Saint-Adalbert, ateliers de menuiserie et de sculpture d'église, coopératives ; enfin le local de la Jeunesse catholique dont l'aumônier nous fait les honneurs.

Nous n'oublions pas que l'un des buts

principaux de notre voyage est l'organisation en France d'un service ecclésiastique destiné à maintenir dans les voies de la religion et de la moralité les immigrants polonais, si nombreux dans la classe ouvrière. Tel est l'objet de la longue conférence que tiennent avec Son Eminence le cardinal Dalbor, les évêques français, jusqu'au moment où tous se trouvent réunis autour de la table hospitalière du voïvode et de Mme Bninska. Le vénérable prince Radziwill, très vert malgré ses 90 ans, charme ses voisins par des récits du temps passé ; il fait revivre l'époque où, au lendemain des traités de Vienne, son père gouverna la province de Posen, sous l'étroite surveillance d'un Allemand, quelques épisodes de l'insurrection de 1831, ses souvenirs sur les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, enfin sur Guillaume Ier. Sa mémoire est d'une merveilleuse précision.

Des nouvelles venues de France nous apprennent que le ministère ne se hâtera pas de mettre à exécution les menaces que contenait sa déclaration et cela facilite notre tâche.

C'est avec un vif plaisir que nous achevons l'après-midi au milieu de nos compatriotes et de leurs fervents amis de l'*Association franco-polonaise*. Notre consul, M. Dufort, nous fait entendre les choses les plus gracieuses. Un ancien normalien, M. Jacques Langlade, professeur de

littérature française à l'Université et directeur général des cours français en Grande Pologne, nous expose de façon très intéressante l'œuvre si heureuse de rapprochement universitaire entre les deux nations à laquelle il se consacre. Un propriétaire polonais des plus cultivés nous entretient de la collaboration qu'il apporte au *Correspondant*. Enfin je profite d'une aussi favorable occasion pour obtenir du professeur Grabowski qu'il donne à l'Institut catholique une série de conférences, analogues à celles qu'il fit applaudir en Sorbonne, il y a quelques mois.

Quel merveilleux spectacle que celui de la salle du trône et des pièces qui l'avoisinent entre dix heures du soir et minuit! Toute la haute société de Poznan, des délégations de diverses associations, dont plusieurs portent le costume national, environ douze à treize cents personnes, hommes et femmes, ont répondu à l'appel du cardinal Dalbor et du Comité organisateur. Tout à l'heure, devant le trône de marbre blanc, une dame me contera qu'environ un an avant la guerre l'empereur et l'impératrice avaient donné, dans cette même salle, une soirée ; ordre d'y assister avait été intimé à toutes les dames ; elle-même eut l'imprudence de laisser échapper, trop près de leurs Majestés, quelques mots polonais ; Guillaume se dressa en colère et lui dit brutalement que pas un mot de cette langue ne serait jamais toléré en ce

palais. En ce soir de 1924, on n'y parlait que polonais et français. Mais voici qu'entre lentement un cortège auquel on rend les mêmes honneurs que jadis aux souverains. Qu'est-ce à dire ? Les honneurs royaux ? Depuis le matin, j'entendais murmurer ces paroles fatidiques et je ne comprenais pas. L'explication finit par venir. Du temps des rois électifs, le cardinal-primat, archevêque de Gniezno, aujourd'hui uni à Poznan, régnait avec le titre *d'inter-rex*, entre la mort d'un souverain et l'élection de son successeur. Son pouvoir était même plus étendu que celui du roi, car, pendant l'interrègne, le Sénat et la Diète nationale (Sejm Walny) ne fonctionnaient pas. La royauté n'existe plus ; mais, par un raffinement de courtoisie, il avait été décidé que Leurs Eminences de Gniezno-Poznan et de Paris seraient traitées comme les primats d'antan.

Honneurs royaux ! Munificence royale! Ces centaines d'invités purent participer au souper somptueusement servi par petites tables, sous les feux de brillantes illuminations. Oui, S. E. le cardinal Dalbor et les grands seigneurs qui l'ont aidé de leurs souscriptions ont reçu royalement les évêques de France. Que la République ne s'en offusque pas !

Gniezno et Kornik ; adieux à Poznan.

Comment, en un tel voyage, ne pas consacrer une visite particulière à l'antique,

à la première métropole nationale de la Pologne, celle de Gniezno, qui succéda vers l'an 1000, à la métropole allemande de Magdebourg ? Là, jusqu'en 1230, furent couronnés les rois de Pologne. Là repose, au milieu de l'église, sous un haut baldaquin, le corps de l'évêque missionnaire, apôtre de toute la région, saint Adalbert, dont nous tenions à vénérer les reliques, comme à Cracovie celles de saint Stanislas.

Le 24 juin, de bonne heure, nous quittons Poznan, nous séparant en deux cortèges ; le cardinal Dubois s'oblige en effet à un détour assez long pour aller rendre visite aux Dames du Sacré-Cœur. Au village d'Iwno, où nous devons nous rejoindre, de charmantes petites filles barrent la route à nos automobiles avec des guirlandes de fleurs. Toute la population est sur pieds, les enfants des écoles rangés sous la conduite de leurs maîtres. Une petite fille débite un gentil compliment ; le comte Mielzynski, propriétaire d'un fort beau château et seigneur du lieu, prend ensuite la parole. Puis on nous conduit dans la maison fort bien tenue d'un cultivateur, où l'on nous offre gracieusement des fraises à la crême et du vin. Tout ce monde paraît honnête et profondément religieux. Les règles de l'hygiène sont observées ; les rues et les maisons, comme d'ailleurs dans presque tous les villages posnaniens, sont d'une propreté méticuleuse. Encore la discipline prus-



DISTRIBUTION DE MÉDAILLES PAR S. E. LE CARDINAL DUBOIS (KATOWICE) D

sienne ! Les habitants le savent et regardent comme un peu barbares, du moins à ce point de vue, leurs voisins du « royaume », c'est-à-dire de la Pologne russe.

Enfin la cathédrale de Gniezno nous apparaît sur sa haute esplanade avec ses deux tours et ses portes de bronze, où sont représentées dix-huit scènes de la vie de saint Adalbert.

Au seuil de l'église se tient le vénérable chapitre qui a le pas sur tous les autres chapitres de la Pologne ; jadis nul chanoine ne pouvait sortir sans être suivi d'un domestique ; maintenant la liberté l'emporte sur la majesté. Les chanoines portent la soutane violette et leur doyen a droit à la mitre, comme aussi bien l'archevêque de Gniezno aux vêtements cardinalices, moins le chapeau. La bulle *De salute animarum*, autrement dit le concordat prussien de 1821, avait concédé aux deux chapitres de Gnesen et de Posen le privilège d'élire et de présenter au Pape le candidat pour les deux sièges désormais unis, bien que conservant une administration distincte. Mais, par le bref *Quod de fidelium*, le Pape avait concédé au roi de Prusse un droit d'exclusive, dont celui-ci ne manqua pas d'abuser, au point qu'il finit par s'arroger en fait la désignation du primat de Pologne. Dès que la malheureuse nation eut reconquis son indépendance politique, le Saint-Siège s'empressa de revenir

sur les concessions faites en 1821. Aujourd'hui le primat et les évêques polonais sont nommés de la même manière qu'en France depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les chanoines, dit-on, versent quelques larmes sur leurs droits perdus ; mais ils ne nous l'ont pas laissé voir. Leur doyen nous fait entendre un excellent discours latin. Debout auprès du sarcophage d'argent qui représente saint Adalbert à demi-couché, le cardinal Dubois lui répond, puis s'adresse à la foule compacte qui remplit l'église. Tandis que nous nous attardons devant les monuments historiques qui ornent les chapelles latérales, de beaux chants descendent du haut de la tribune

Et voici que l'orateur de tout à l'heure, le vénérable doyen, dont la figure rayonne d'intelligence et de bonne grâce, se transforme en échanson. Lui-même circule autour de la table, en son artistique demeure où il nous reçoit, versant amoureusement dans nos verres les vins les plus exquis de la Hongrie, de la Moselle et du Rhin ! Heureusement, il y a des grâces d'état pour les voyageurs !

Vers trois heures de l'après-midi, nos automobiles s'ébranlent dans la direction du château de Kornik, où nous attendent le comte Ladislas Zamoyski et sa sœur la comtesse Marie. Kornik ! encore un pèlerinage auquel depuis longtemps j'aspire ! C'est de là que partit en 1885, refusant de se soumettre aux exigences du gouverne-

ment prussien, cette femme éminente entre toutes, la mère de Ladislas et de Marie, la veuve du général Zamoyski, l'amie vénérée du cardinal Perraud, la fondatrice de l'œuvre si patriotique et si moralisatrice de Zakopane, l'auteur de livres pleins de sagesse et de foi, la comtesse Hedwige Zamoyska. A Kornik, elle se trouvait chez elle, puisque c'était le château patrimonial des Djalinski, ses propres aïeux. Hélas ! elle n'était plus là au mois de juin dernier pour recevoir les hôtes français qu'elle avait tant désirés. Je priai longuement au pied du lit où, quelques mois auparavant, elle avait rendu à Dieu sa grande âme. Son fils, déjà souffrant du mal qui allait bientôt l'emporter, mais toujours superbe dans sa prestance de chevalier des siècles passés, nous accueillit avec sa sœur comme sa mère l'eût fait elle-même. Il nous fit admirer sa merveilleuse collection d'armes et tant de souvenirs précieux que renferme cette résidence seigneuriale, à commencer par un précieux recueil de pièce signées du général Bonaparte, lors de la première campagne d'Italie. Puis nous nous séparâmes pour toujours.

Un dîner nous réunit encore au château de Poznan autour du cardinal Dalbor et nous prîmes le train pour Katowice, dernière étape de notre voyage.

VII

A Katowice

Premières visites

Pourquoi quatre jours dans la région industrielle de Katowice, alors que nous ne donnions qu'un temps relativement court aux capitales historiques de la Pologne ? Telle était la question que nous nous étions posée dès avant notre départ de Paris ; et nous ajoutions à part nous : Toutes les grandes usines ne se ressemblent-elles pas, qu'elles soient en France, en Angleterre, en Allemagne, en Pologne ? N'allons-nous pas nous ennuyer un peu, nous sentir dépaysés dans un milieu pour nous trop technique ? Erreur profonde ! Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que, si on nous avait conduits là, c'était moins pour nous mettre à même d'admirer telle ou telle installation, d'ailleurs fort remarquable, que pour nous faire toucher du doigt un problème national et international de première importance. Au surplus, il suffit de se rappeler à quel degré d'acuité s'était élevé le conflit relatif au

partage et au plébiscite de la Haute-Silésie, conflit où le sang français a coulé, pour deviner à quelle pensée avaient cédé les Polonais, en traçant ainsi le programme de notre voyage. Si nous ne tombâmes pas comme ailleurs en pleine histoire, nous tombâmes en pleine vie et nous fûmes captivés par la grandeur du spectacle.

La traversée dans nos wagons fermés à clef de l'enclave allemande de Beuthen nous fit sentir du premier coup la gravité du problème *frontière* et le danger de cet inextricable mélange de cités allemandes et de cités polonaises, tellement solidaires les unes des autres.

Vers 8 heures du matin, après s'être glissé entre les hautes cheminées des faubourgs, notre train entrait à Katowice. Les réceptions à la gare ! Nous commencions à être blasés et nous n'attendions rien de neuf. Eh bien ! les Polonais trouvèrent moyen de se surpasser. Nulle part encore nous n'avions rencontré pareil enthousiasme, enthousiasme populaire, enthousiasme de gens qui tenaient à manifester leur joie d'être redevenus Polonais par leur volonté librement exprimée et qui attendaient de nous que nous proclamions à la face du monde cette volonté, qu'au besoin nous les aidions à la faire respecter. D'où la spontanéité et l'originalité de l'accueil. Des milliers d'hommes et de femmes étaient là nous acclamant. Et à leur tête leurs

deux chefs : le chef religieux et le chef politique.

Le premier, c'est Mgr Auguste Hlond, salésien, depuis novembre 1922 administrateur apostolique de la Haute-Silésie polonaise, détachée du diocèse de Breslau. L'intelligence et la distinction rayonnent de sa physionomie et de toute sa personne : avec une étonnante souplesse et une chaude cordialité, il nous salue en latin. L'autre, c'est l'énergique homme d'Etat que toute l'Europe connaît, M. Korfanty.

On nous conduit au centre de la ville, à la villa Calender, celle du représentant de la Société des Nations, où nous serons tous logés.

Les évêques se partagent pour les messes entre les deux principales églises ; elles regorgent de fidèles ; ils sont pressés les uns contre les autres au point de ne pouvoir faire un mouvement ; quand nous passons au milieu d'eux, ils pèsent sur nous de toute leur masse. Ils chantent tous et fort bien ; ils prient avec une ferveur émouvante. Nous sommes empoignés. Où trouverait-on dans notre France pareille unanimité dans la foi et dans la piété ? Où, d'ailleurs, dans les autres pays que j'ai visités de l'ancien et du nouveau Monde ? Il ne s'agit point ici de bourgeois et de gens du monde, mais d'ouvriers ; les équipes du travail de nuit, mineurs, cheminots, métallurgistes, leurs huit heures

achevées, ont renoncé à leur repos pour assister à nos messes et recevoir la bénédiction du Cardinal. Celui-ci leur parle avec tout son cœur et le curé traduit ses paroles en polonais.

A 10 h. 30, notre première visite d'usines, l'immense établissement siderurgique de Hajduki, ci-devant Bismarck-Hütte. Chose que nous avons peine à comprendre, on nous conduit ainsi, pour nos débuts, dans un établissement allemand et c'est un directeur allemand qui va nous en faire les honneurs. On nous assure qu'il est loyal sujet polonais ; il nous parle fort doctement et fort poliment du travail et des travailleurs, ce qui ne compromet ni lui, ni nous. En tout cas, nous n'avons qu'à nous incliner devant l'outillage prodigieux et la parfaite organisation de cette usine. Nous déjeunons au restaurant de l'établissement, le Casino-Bismarck ; repas tout allemand par son ordonnance, arrosé de la plus excellente bière de Pilsen ; toasts portés par un directeur polonais, puis par le directeur allemand. Notre consul nous assure que c'est ainsi que les choses doivent se passer, que toutes les délégations venues à Katowice ont été d'abord reçues à Hajduki et que cela ne prouve rien, ni contre le sentiment polonais des autorités silésiennes, ni contre leur reconnaissance à l'égard des Français. Les Polonais sont unanimes à dire que, sans nous, ils n'auraient jamais obtenu la Haute-Silésie ; ils

ont, en revanche, gardé mauvais souvenir des Anglais et des Italiens qui partout faisaient cause commune avec les Allemands.

Ce qui est vraiment beau, c'est cette incroyable fidélité des Polonais à leur race, à leur langue, à leur foi catholique, dans cette région où, non pas moins d'un siècle et demi comme ailleurs, mais sept siècles, ils ont dépendu de la Bohème impériale, de l'Autriche et de la Prusse. Les villes s'étaient laissées, il est vrai, germaniser pour une grande part. Lorsque Korfanty s'était présenté pour la première fois comme député polonais au Reichstag, 8 0/0 seulement de Polonais se déclaraient tels dans la ville de Katowice : il y en a aujourd'hui 50 0/0. Les gens distingués étaient allemands et généralement protestants ; les Polonais germanisés demeuraient catholiques, mais voulaient appartenir à la société allemande ; on voyait même les enfants d'un certain monde considérer comme une injure le nom de Polonais. Mais tout le peuple de la campagne restait fidèle, et il y avait du mérite ; car, à côté de lui, il constatait la misère de la Pologne russe et de ses villages sordides ; de plus, le clergé, sous la haute et ferme direction du prince-évêque de Breslau, travaillait à le germaniser ; on ne reculait pas, pour y aider, devant les plus mesquins procédés ; par exemple, aux cérémonies solennelles de la première

communion, on donnait un plus beau cierge aux enfants qui se déclaraient allemands. En dépit de tout, ces braves paysans tenaient bon ; ils croissaient et multipliaient ; ils ont en Silésie sauvé la Pologne.

Le sanctuaire de Panewnik

Vraiment la Providence voulait la renaissance d'une nation si fidèle. Tout a fini par la favoriser. On nous conduisit dans l'après-midi du 25 juin, pour nous reposer des feux et des fumées d'usines, à un très grand couvent franciscain, distant de quelques kilomètres : c'est le sanctuaire de Panewnik ; l'église fort belle peut contenir tout un peuple. Ce centre religieux si imposant a été construit en partie aux frais du gouvernement allemand qui voulait détourner le peuple haut-silésien des sanctuaires polonais, assez voisins, de Calvaria et de Czéstochowa. Aujourd'hui, c'est un pèlerinage polonais de plus, aussi pieux, aussi national. L'église est dédiée à Saint Louis, roi de France, tertiaire franciscain ; dans le jardin, une grotte reproduit exactement celle de Lourdes ; des religieux polonais ont à peu près complètement remplacé les religieux allemands. Du pied de l'autel, le supérieur nous adresse un discours sympathique et vibrant. De tous les villages voisins, on a fait venir des enfants, douze mille, quinze mille, que sais-je ? Ils nous

acclament aux cris répétés de « Vive la France ! » et leurs petits députés nous lisent des compliments en notre langue. Beaucoup de leurs parents sont venus aussi ; dans l'église et sur la vaste esplanade qui la précède, tous chantent avec un ensemble parfait ; les manifestations d'une pieuse vénération à l'égard des évêques se multiplient.

Nous nous réjouissons ; mais en même temps notre cœur se serre une fois de plus; pour réunir tant de milliers d'enfants dans certaines de nos régions, ne faudrait-il pas le concours d'un département tout entier ? D'ici dix ans, la Pologne libre, malgré l'émigration, aura la population de la France. Puisse la France, grâce aux mesures que concertent les autorités ecclésiastiques des deux pays, n'avoir pas contribué à la ruine des mœurs et de la foi chez les Polonais venus sur son sol travailler à la place des Français déficients!

Trois heures de promenade en automobile, par Mikolow, Tichy, Myslowice, nous font connaître le pays jusqu'à l'ancienne frontière commune aux trois empires, aux trois larrons copartageants ; là s'élève un monument de Bismarck ; c'est un symbole. Une fois passée la banlieue de Katowice qui n'est qu'une suite de mines, d'usines et de cheminées fumantes, le pays est joli, avec d'agréables bois et de riches cultures; il est presque tout entier entre les mains de deux ou trois grands propriétaires,

dont le principal (le marquis de Carabas, nous disait-on) est le prince de Pless, Allemand qui s'est décidé à se déclarer et à se faire reconnaître prince polonais, sous le nom de prince de Pszczyna. Les maisons de paysans sont nombreuses et très propres ; ici ou là, les paysans arrêtent nos voitures pour implorer du cardinal, avec sa bénédiction, une visite à leur humble demeure.

Nous ne rentrons que la nuit tombée. Un dîner officiel nous attend, offert dans la maison où nous logeons, par Mgr Hlond; le voïvode, le maire, le maréchal de la Diète silésienne, le président du tribunal, le député Korfanty, notre consul M. Mongendre, l'entourent et nous charment par une conversation fort instructive, en attendant l'exquis toast en latin de l'administrateur apostolique. Nous sommes ici dans un milieu où l'on travaille, où l'on pense et où l'on veut. Mais enfin, là plus qu'ailleurs, on se montre anxieux des concessions que notre premier ministre pourrait faire à Londres : n'est-ce pas pour la Silésie polonaise une question de sécurité ?

Les mines de Krolewska-Huta

Après nos messes, où l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, à l'extrémité de la ville, nous présente un spectacle aussi impressionnant que celui de la veille, la matinée tout entière du 26 juin sera con-

sacrée aux mines de Krolewska-Huta (Kœniglische Hütte, ou mines royales). Ce sont des mines fiscales, naguère propriété de l'Etat allemand, aujourd'hui de l'Etat polonais. Elles s'étendent sur une superficie de 35.320 hectares et leurs gisements sont d'une richesse incommensurable. Une société, constituée pour trente-six ans avec des capitaux franco-polonais, les reçut le 20 juin 1921 des mains des ingénieurs allemands et, sans que le travail se fût un instant arrêté, on continua l'exploitation. La direction est en partie française ; des ingénieurs, nos compatriotes, MM. Remaux, Fontaine et Sapy, ont bien voulu se charger de nous conduire. Nous devons descendre au puits de Wyzwolenic. Devant la porte d'entrée de la mine, nous attendent les directeurs ; dans l'enceinte, s'allonge une interminable et pittoresque haie ; mineurs en habits de fête, aux couvre-chefs surmontés de panaches blancs ou noirs ; femmes dont les costumes et les coiffes sont d'une rare originalité ; enfants de l'école minière, chantant des chœurs. L'orchestre joue la *Marseillaise* et *l'Hymne polonais*.

Nous voici dans un grand pavillon où s'habillent les mineurs pour leur travail ; à côté de cette salle, une autre, où s'élève un autel dédié à Sainte Barbe ; presque tous les mineurs s'y arrêtent pour prier avant de descendre. On nous revêt d'une houppelande et d'un capuchon en caoutchouc ; on nous arme d'un piolet de

bois et d'acier fort joliment travaillé que nous garderons comme souvenir, ; on nous donne une lanterne et nous sommes prêts à descendre, nous aussi, à 300 mètres sous terre. Nous n'avons pas endossé le vrai costume du mineur, car du sous-sol nous ne verrons que de superbes galeries analogues à celles du métropolitain parisien, mais plus abondamment éclairées ; nous n'assisterons pas à l'extraction d'un seul morceau de charbon. Du moins, nous déchiffrons avec plaisir, en beaucoup d'endroits, l'inscription qui invite les mineurs à penser à Dieu, maître de la vie et de la mort ! *Szczese Bozé !* et nous nous arrêtons dans une grande chapelle qui rappelle à quelques-uns d'entre nous celle de la citadelle de Verdun ; les ouvriers l'ont creusée et installée en l'honneur de notre visite et elle subsistera en souvenir de nous. Ces braves gens, tandis que le cardinal la bénit, exécutent des chants religieux et patriotiques ; tout à l'heure ils lui offriront un beau crucifix en charbon sculpté et poli, à nous tous des objets de même matière que nous conserverons précieusement : « Nous sommes profondément touchés, leur dit Son Eminence, par tout ce que nous voyons, par votre accueil, par votre foi, par cette ferveur du mineur polonais qui sait venir puiser sa force à la source véritable, près de Dieu. Ici, au fond de la terre, nous Lui adressons nos prières pour votre prospérité, pour la santé

de vos enfants et de vos familles, pour votre pays. Vive la Pologne ! Que Dieu vous garde ! »

Au retour, nous faisons halte à l'Hôtel de Ville de la cité industrielle qui est au centre de la région minière et porte elle-même le nom de Krolewska-Huta. Neuf mille enfants des écoles nous y attendent avec leurs parents ; une foule compacte et qui nous paraît innombrable couvre la grande place. Au discours en français du maire et à celui du cardinal Dubois que traduit Mgr Hlond répondent de formidables acclamations en l'honneur de la France et de ses évêques. Comme partout, on se précipite pour baiser nos anneaux, nos mains, nos vêtements ; les vieilles femmes surtout sont insatiables. Un moment la police est débordée par la poussée de la foule ; quelques cris se font entendre ; on peut craindre étouffements et piétinements ; enfin l'ordre se rétablit et nous pouvons nous remettre en route pour prendre notre repas au centre de la société minière, dite de Skarboferme ; M. Korfanty en est le président,

C'est lui qui nous reçoit au Casino des employés, merveilleusement orné de guirlandes et de fleurs. On ne compte pas moins de cent convives ; les mets et les vins sont choisis ; les discours vibrants. A trois heures nous sortons de table pour repartir, sans un instant de repos, en au-

tomobile, et visiter la région nord de la Haute-Silésie polonaise.

Le sanctuaire de Piekary. Réceptions.

C'est encore une manifestation bien émouvante que celle qui nous attendait au bourg et au sanctuaire de Piekary, sanctuaire si fréquenté et si aimé que nos frères de Pologne le comparent à Lourdes, Lourdes le pèlerinage par excellence des temps modernes et pour tout l'univers catholique. Des cavaliers en brillant costume, montés sur de fort beaux chevaux, viennent nous prendre à l'entrée de la commune; nous passons sous des arcs de triomphe, ornés d'inscriptions françaises, parmi lesquelles nous relevons celle-ci : *Béni soit celui qui vient au nom de* MONSIEUR ! Monsieur est une traduction exacte du latin *Dominus* et du polonais *Pana* ; mais nous disons du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini !* Encore des milliers d'enfants rangés sur un kilomètre de la route et devant l'église. A l'intérieur de celle-ci, les fidèles se pressent et s'écrasent. Le curé nous adresse un discours en français et le Cardinal lui répond. Après le salut du Saint Sacrement, furieux baisements de mains ; je ne sais comment nous sortons avec bras et jambes de cette foule enthousiaste.

Le pays est beau et riche ; là encore un grand propriétaire est maître de la plus

grande partie de la région.

Au retour, après la réception d'un certain nombre de personnages officiels, nous dînons chez M. Korfanty, puis nous finissons la soirée chez le voïvode ; nous y rencontrons toute la société de Katowice, y compris le consul général allemand qui est en bons termes avec le nôtre et se montre fort courtois ; j'ai le plaisir de causer avec un de nos anciens étudiants de l'Institut catholique, M. Le Roy-Ladurie, et avec M. Bernard Marcotte de Quivières, neveu de M. Jean Keller, l'un de nos administrateurs, qui s'intéresse lui-même à de grandes entreprises dans ce pays : ç'eût été pour nous une joie de les visiter, comme il nous en avait prié. Sans doute les organisateurs de notre voyage ont-ils pensé, — et ils ne se trompaient pas, — que notre sympathie était acquise d'avance. Les uns et les autres n'ont point de peine à nous démontrer à quel point il importe à l'avenir économique de la Pologne qu'elle conserve cette riche région et quel effort constant il lui faudra pour la garder et la maintenir au niveau élevé qu'elle a atteint.

Manifestations religieuses et visites d'œuvres

On ne se lasse pas des manifestations de foi et de piété du peuple polonais ; chaque jour, notre émotion renaissait.



MINES DE KROLEWSKA-HUTA. — DESCENTE AU PUITS DE WYZWOLENIC

Puissent nos lecteurs ne s'en pas fatiguer plus que nous ! Le 27 juin, nous célébrions la fête du Sacré-Cœur : dans la vaste église de Notre-Dame, les fidèles étaient serrés au point de ne pouvoir s'agenouiller ; d'un cœur unanime, ils chantaient en polonais les prières liturgiques que le prêtre dit en latin.

La messe finie, nous allâmes visiter l'hôpital de la *Spolna Praçka.* On désigne de ce nom une association de mineurs, où entrent patrons et ouvriers, qui a caisse de prévoyance, d'assurance et de secours. Par ses plus lointaines origines, cette institution remonte au treizième siècle. La présente société compte 167.000 adhérents et soutient 14 hôpitaux, dont celui que nous visitons et qui est destiné aux mineurs de Katowice. Il est fort bien installé et naturellement semblable à tous ceux qui, en tout pays, se sont mis au niveau des derniers progrès.

Une des plus grandes usines de la ville retient ensuite notre attention, l'usine de zinc de Welnowice, ci-devant *Hohenlohe-Hütte*, propriété d'une société allemande. Cette considération n'empêche ni les ouvriers, ni les enfants, rangés sur notre passage, de crier à pleins poumons : Vive la France ! Un ouvrier nous lit un compliment en polonais et le répète en italien, pensant non sans raison que cette langue nous est plus familière. Cette fois, à la prière du cardinal, Mgr Hlond veut bien

répondre pour nous en polonais ; c'est le même prélat qui nous recevra à déjeuner.

A trois heures, grande cérémonie dite d'adieux (car, d'après les premiers projets, nous devions quitter Katowice le soir même), en l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. Les vêpres sont chantées en polonais; le curé de Notre-Dame prononce un sermon mi-polonais mi-français, qui nous touche vivement ; *Te Deum* et salut du Saint Sacrement donné par le cardinal Dubois et enfin discours d'adieu par celui-ci, discours d'action de grâces à tous. Jamais, quoique souffrant, notre archevêque n'a été mieux inspiré, ni plus vibrant ; il accompagne ses paroles d'une telle action que, dans ses yeux et ses gestes, on peut lire ce qu'il dit. A peine serait-il nécessaire de traduire; le Père Szymbor le fait pourtant, et la foule, aussi dense que la veille dans le sanctuaire de Piekary, est émue jusqu'aux larmes.

De là, nous nous rendons au consulat de France, où nous attendent nos compatriotes. M. Mongendre exprime, avec un tact parfait, les pensées patriotiques et morales, les espérances aussi, qui naissent naturellement de notre mission et de l'accueil qui lui fut fait ; le cardinal, dans sa réponse fait ressortir ce que nous devons au distingué représentant de notre patrie en cette région. Réception toute cordiale, familiale et charmante.

Le soir, c'est le curé de Saint-Pierre et

Saint-Paul qui nous reçoit à sa table hospitalière. Le souvenir du cardinal Kopp, prince-évêque de Breslau, de qui dépendait Katowice, me hante. Je me rappelle l'offre obligeante, mais un peu pénible nour nous, qu'au conclave de l'élection de Pie X il fit au cardinal Perraud, son voisin : « Est-il vrai, Eminence, que le gouvernement français ait supprimé votre traitement ? — Oui, Eminence. — J'ai connu jadis de pareils accidents ; aujourd'hui, j'ai de gros revenus, votre Eminence daignerait-elle me permettre de les parger avec Elle ? » Le cardinal Perraud répondit en galant homme et en Français. Résonnent encore à mes oreilles toutes les anecdotes que j'entendis, quelques années plus tard, conter en Pologne et qui prouvaient à la fois l'influence du cardinal Kopp sur Guillaume II et l'ardente passion que ce prince de l'Eglise mettait à germaniser la Pologne. Qu'aurait-il pensé, qu'aurait-il souffert, s'il avait pu prévoir qu'un jour, pas bien lointain, un cardinal archevêque de Paris célébrerait à sa place dans cette grande église silésienne et que la France et la Pologne y seraient acclamées ? Il n'y a guère plus de deux ans que son successeur à Breslau depuis 1914, le cardinal Bertram, faisait défense de laisser célébrer la messe en Silésie aux prêtres du diocèse de Cracovie ! De notre côté, nous serrons affectueusement la main à des hommes qui ont combattu

contre nous. A l'hôpital de la Spolka Praçka, tels venaient trouver l'archevêque de Cambrai et l'évêque d'Arras pour leur parler, tout souriants, des combats qu'ils avaient livrés devant ces malheureuses cités. A la table même du curé de Saint-Pierre et Saint-Paul, l'un des vicaires nous montrait les décorations qu'il avait gagnées comme officier prussien. Revirements qui devraient inspirer à tous les vainqueurs humilité et charité !

VIII

Le Départ et le Retour

Le 28 juin, — nous touchons au terme de notre séjour en Pologne. Après nos messes, nous trouvons rangés dans l'avenue où s'élève notre villa une compagnie d'infanterie, avec le colonel et la musique du régiment, des délégations des diverses associations, les Sokols et la foule. L'administrateur apostolique, à côté de qui se tient M. Korfanty, nous adresse d'émouvants adieux. Ceux du cardinal Dubois ne le sont pas moins ; pour chacun, clergé, manifestants, soldats, artisans, ouvriers, il trouve des mots du cœur; le père Szymbor traduit ; la foule est émue ; beaucoup pleurent ; les femmes s'agenouillent ; le colonel nous demande de passer ses soldats en revue et nous le faisons. Enfin, il faut partir.

Nous nous dirigeons vers Tesin (Teschen), au pied de la montagne des Beskides, l'enclave si disputée entre la Pologne et la Tchéco-Slovaquie, partagée entre les deux par la conférence des ambassadeurs. De

même que pour Katowice, on a tenu à ce que la mission française s'y montrât. Là, sous la médiation de la France, fut conclu entre Marie-Thérèse et Frédéric II en 1779, le traité qui mit fin à la guerre de succession de Bavière ; et c'est encore la France qui cette fois, s'est efforcée de concilier les prétentions et les intérêts des deux nations, ses amies. Nous y arrivons vers midi. La grande place est couverte de monde ; sur le passage, la haie est faite par des jeunes filles vêtues de blanc, avec écharpe amarante, couleur prédestinée pour la Pologne toujours menacée dans sa vie, puisque l'amarante est le symbole de l'immortalité. Devant l'église, le maire prononce un discours, auquel le cardinal répond ; puis un professeur du lycée prend la parole ; en un magnifique latin, avec une facilité et une éloquence qui nous confondent, il célèbre les tristesses, la fidélité, les espérances des Polonais, non sans de nombreuses allusions aux sacrifices que le récent partage leur impose.

Nous franchissons le seuil de l'église : c'est encore en latin que nous harangue le doyen du chapitre, vénérable vieillard de 84 ans ; Son Eminence réplique dans la même langue. La décoration et l'illumination de l'église sont splendides ; Mgr Dubois monte à l'autel, récite des prières et parle au peuple assemblé.

Nous nous rendons au très beau pensionnat (allemand) des sœurs de Saint-Charles

qui nous offrent un excellent déjeuner et de superbes bouquets, puis nous consacrons quelques instants à la visite du grand hôpital que desservent les sœurs de Sainte-Elisabeth.

Notre dernière étape nous conduit à Pszczyna, où nous devons rejoindre la voie ferrée. Le ciel se couvre ; un orage éclate ; la nature s'associerait-elle au deuil de nos cœurs, attristés par la perspective du départ? Mais voici qu'un rayon de soleil fait étinceler les armes de 24 lanciers venus pour nous servir d'escorte et qui, au galop de leurs chevaux, accompagnent nos automobiles. Sur la place de la petite ville, discours en français du curé et du staroste ; vibrante réponse du cardinal Dubois. Une cérémonie nous réunit à l'église ; un dernier repas au presbytère, pendant lequel les élèves de l'Ecole normale nous chantent la Marseillaise et les élèves du Séminaire nous donnent un concert.

Vingt minutes de trajet et nous voici à la gare frontière de Dziedzice que nous avions franchie à l'aube du 14 juin. Cette dernière journée aura été le grandiose couronnement de ce très beau et, nous osons l'espérer, très utile voyage.

Le retour

La boucle s'est fermée. Le 29 juin au matin, dimanche et fête des Saints Apôtres Pierre et Paul, nous nous retrouvons à

Vienne, où nous sommes reçus par les diverses autorités, suivant le même rite qu'à notre premier passage, et avec une égale bonne grâce par les Pères de l'église Sainte-Anne. A défaut de visites officielles, — le cardinal seul tentera de rencontrer Mgr Seipel, — je me donne la satisfaction de parcourir au moins le Musée de peinture que je n'ai pas vu depuis 1906. Avec joie je constate que, malgré les malheurs qui ont fondu sur l'Autriche, il garde toute sa splendeur et est parfaitement entretenu. La municipalité socialiste accable les habitants d'impôts et gêne fort le gouvernement, mais elle sauvegarde les monuments du passé.

A 11 heures, nous nous rendons tous à l'église Sainte-Anne, où la colonie française est rassemblée autour du ministre de France. Mgr Chaptal y célèbre une messe pontificale que préside S. E. le cardinal Dubois ; à l'évangile, Mgr l'archevêque de Cambrai fait descendre du haut de la chaire une forte instruction à l'occasion de la fête des apôtres; ainsi la cérémonie est complète. La légation de France nous réunit pour le déjeuner ; réception charmante, où l'intérêt de la conversation ne chôme pas un instant. Tous expriment l'espoir que Vienne, cette ville si belle et si séduisante, restera le grand trait d'union de l'Europe occidentale et de l'Europe orientale.

Accompagnés par le ministre de France,

nous visitons, au cours de l'après-midi, le *Home français*, tenu par les Oblates de Saint-François de Sales, le couvent des Dames de Sion et celui des Dames du Sacré-Cœur. Ainsi nous aurons travaillé jusqu'au bout.

A onze heures du soir nous reprenons place dans le wagon-lit, où nous devons encore passer deux nuits. Au premier matin, par un temps exquis, nous nous réveillons au cœur de la délicieuse région du Salzkammergut; une rivière rapide des cascades abondantes, de vertes forêts, des villages riants, le tout dominé par des sommets neigeux. Vingt-quatre heures après, c'est la banlieue de Paris, enfin la gare de l'Est, où nous accueillent Mgr Roland-Gosselin, Mgr Thomas et M. le chanoine Audollent. Le labeur ordinaire nous ressaisit.

IX

Conclusions

Les journaux, au lendemain de notre retour, devaient compenser par le nombre de leurs interviews, le silence, qu'à part *la Croix* ils avaient généralement gardé sur notre voyage ; c'est le sort qu'ils font trop souvent aux missions confiées à des ecclésiastiques ; une tournée théâtrale a meilleure presse.

Notre mission, nous pouvions le déclarer sans vanité, était venue à son heure ; en juin 1924, on craignait en Pologne un changement d'orientation de la politique française, voire des concessions à l'Allemagne, périlleuses pour l'avenir de la nation ressuscitée. Le fait que le nouveau ministère n'avait pas mis obstacle à l'exécution d'un projet approuvé et soutenu par le précédent, l'attitude même des représentants officiels de la France pendant toute la durée de notre séjour, rendit confiance. On aima à y voir en outre la preuve que la France n'appuyait pas uniquement son alliance avec la Pologne sur des consi-

dérations d'ordre politique, économique et militaire. Il lui plaisait donc d'atteindre l'âme même de ce grand pays, du pays tout entier et non pas seulement des partis avancés qui se réclament plus ou moins de l'esprit révolutionnaire. Dans une nation où tous, sauf les allogènes, sont catholiques, entre la Prusse luthérienne et la schismatique Russie, la France avait encore une fois fait figure de nation catholique ; et cela, tout le récit qui précède en a fourni la preuve, avait touché jusqu'au fond le peuple polonais. Suivant la remarque d'un journal polonais, le clergé français représente la valeur immuable de l'esprit de la France et à ce titre le choix d'envoyés appartenant à ce grand corps avait paru significatif.

Les arrangement pris avec l'épiscopat polonais avaient aussi démontré que le sort moral des travailleurs polonais employés dans notre pays ne laisse pas notre nation indifférente; on se reprit à espérer que tous ces braves gens ne seraient pas livrés sans défense à la propagande irréligieuse et communiste ; combien de familles furent ainsi rassurées !

A l'opinion publique française, d'autre part, nous apportions sur la Pologne des témoignages dont elle est justement avide. Ne sait-elle pas qu'une Pologne faible est pour elle un danger permanent, une Pologne forte au contraire une garantie contre l'adversaire commun qui nous sépare et

nous menace tous deux ? Or nous pouvions affirmer à la France que, grâce à l'admirable natalité polonaise, une solide barrière de quarante millions d'hommes peut, en quelques années, se constituer à l'est de l'Allemagne. Nous étions en droit de lui déclarer que, en dépit d'inévitables hésitations et de quelques maladresses, le travail de consolidation et d'union entre les trois tronçons de la Pologne s'accomplit quotidiennement ; enfin que ce peuple travaille et que ses chefs, si longtemps tenus à l'écart, se forment au commandement et à la direction.

Plus avisés que beaucoup de Français, les Allemands sentirent la portée d'une mission qui quinze jours durant mit en contact permanent un cardinal et quatre évêques français avec toutes les autorités de la Pologne et avec le peuple lui-même. L'*Agence télégraphique Wolff* se signala par l'excès de malveillance avec laquelle elle renseigna la presse à notre sujet ; le séjour au château de Poznan et les honneurs royaux rendus aux deux cardinaux eurent le don de la mettre en fureur, elle et ses journaux.

Au moment de quitter le territoire polonais, le cardinal Dubois, attentif à remplir jusqu'au bout la charge, dont il s'était acquitté avec tant de tact et de mesure, avait prié par télégramme le comte Zamoyski, ministre des Affaires étrangères, de présenter nos hommages et nos remer-

ciements au Président de la République et au gouvernement pour l'accueil qui nous avait été fait et les attentions dont nous avions été l'objet.

Le ministre répondit en ces termes le 2 juillet : « Les aimables paroles que Votre Eminence a bien voulu adresser par mon entremise au Président de la République et au gouvernement ont été accueillies avec un sentiment de sincère reconnaissance, et je suis chargé d'en remercier Votre Eminence, ainsi que Leurs Grandeurs les évêques français qui l'accompagnaient. Le séjour en Pologne des illustres représentants de l'épiscopat français était une nouvelle preuve de la multiplicité et de la force des liens qui unissent dans tous les domaines la Pologne et la France, et je ne doute pas que le souvenir de cette visite contribuera à intensifier et vivifier encore davantage la traditionnelle amitié des deux nations alliées. »

En vérité, nous ne nous proposions qu'un seul but : prouver à la Pologne, faisant allusion à un mot fameux, que, pas plus que Dieu n'est trop haut, la France n'est trop loin et faire entrer la même conviction, en ce qui concerne la Pologne, dans l'esprit de nos compatriotes français. Fut-il jamais plus nécessaire qu'à l'heure où s'achèvent ces lignes d'affirmer cette conviction et de la faire passer dans les actes?

IMPRIMERIE - - - -
DE LA DÉMOCRATIE
32-34, BD RASPAIL
- - - - PARIS (VIIe)